

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20^e Année. N° 1000 — 10 Juin 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



Zia-Bey.

Mustapha-Fazil.

Simon-Deutsch.

Kemal-Bey.

Aghia-Effendi.

LE SULTAN MEHEMED-MOURAD V.

Les principaux membres du comité de la « Jeune Turquie. » — (Dessin de M. Bocourt, photographies de MM. Reutlinger, Alophe, Liébert, Nadar, Mathieu-Deroche.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos gravures : Le comité-directeur de la *Jeune Turquie*; — Inauguration de l'Exposition de Philadelphie; — les obsèques des consuls de France et d'Allemagne à Salonique; — Lancement du *Duilius*. — Concours régionaux : Reims, Bordeaux, Rouen. — Correspondance américaine. — Une semaine en Herzégovine. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Les Drames de l'enfance (suite). — Théâtres, par Charles Mousset. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Solutions d'échecs et de rébus.

GRAVURES : Le sultan Méhemed-Mourad V. — Les principaux membres du comité de la *Jeune Turquie*. — Une semaine avec les insurgés de l'Herzégovine. — Après la tempête, groupe par M^{me} Sarah Bernhardt. — Ouverture de l'Exposition de Philadelphie par le président Grant. — Les obsèques des consuls à Salonique. — Lancement du cuirassé *Duilius*. — Les concours régionaux de Reims, Bordeaux et Rouen. — Tour de la mosquée où a eu lieu le massacre de Salonique. — Echecs et rébus.

COURRIER DE PARIS

ELLES en vont une à une, les célébrités de la rue, sans que de nouvelles viennent les remplacer.

Il serait aujourd'hui complètement impossible d'écrire un livre comme celui que fit autrefois notre ami Charles Yriarte.

Quelles sont-elles, les originalités de carrefours? En faveur de qui est-ce que l'on pourrait avoir l'idée de prendre la plume ou le crayon?

Un ou deux danseurs de corde sans intérêt, des diseurs de bonne aventure, bêtes comme des oies, un ou deux escamoteurs et une demi-douzaine de chanteurs débitant des cahiers à deux sous. Voilà à peu près tout le personnel des excentricités foraines qui hante les quelques places sur lesquelles la police permet encore aux saltimbanques d'opérer.

Où sont les beaux jours d'antan?

Où est l'époque qui comptait par dizaines les types curieux de la place publique?

Alors le fameux Miette débitait sa poudre pour les dents et la destruction des punaises avec des boniments extravagants.

Alors le paillasse en costume en toile à matelas, avalait son étoupe enflammée devant les militaires ébahis.

Alors l'homme aux rats faisait opérer M^{lle} Céline et Passe-Carreau, en roulant des yeux formidables au milieu d'une barbe torrentueuse qui lui cachait presque le regard.

Alors Duchesne, l'incomparable, s'arrêtait au coin d'une rue dans son phaéton à musique. Cravaté de blanc, vêtu de noir, secouant au vent une forêt de cheveux, il commençait son *speech* médico-fantaisiste en tirant de sa poche son diplôme dûment parafé par la Faculté.

Alors Mengin apostrophait la foule idolâtre du haut de son char de triomphe, et prodiguait des insultes bien senties aux badauds dont son sans-gêne ne faisait que stimuler l'admiration.

Alors aussi opérait devant les cafés, dans les cours, sur les boulevards, celui qui vient de mourir et dont la personnalité fut une des plus singulières parmi les nomades de la capitale.

L'homme à la vielle (c'est de lui que je veux parler) eut son quart d'heure de véritable gloire, et ceux qui l'ont seulement rencontré dans ces dernières années, alors que, cassé par l'âge, il se traînait péniblement, suivi d'une harpe effondrée, ceux-là ne savent pas ce que fut ce virtuose vraiment étonnant.

Aux environs de 1848, c'était un grand et beau gaillard, bien planté sur ses jambes, l'œil allumé, le chapeau sur le coin de l'oreille. Une énorme barbe noire le faisait ressembler à une basse-taille d'opéra, tandis qu'à la surprise générale, il sortait de ce vaste corps une petite voix pointue de haute-contre qui chantait alors la romance sentimentale, la seule qui eut l'oreille du public.

On n'avait pas inventé les *C'est dans l'nez qu'ça m'chatouille* et autres insanités du temps présent.

Et, à ce propos, avez-vous fait une réflexion? Si non, permettez-moi de la faire pour vous.

On pourrait presque écrire une histoire des refrains populaires qui serait en même temps une histoire de notre caractère national.

Comme c'était bien le mélange de bourgeoisisme et d'idéal dont fut faite la période qui suivit 1830, que cette romance dont le nom seul provoque aujourd'hui la risée!

Même dans les classes populaires, on avait comme un vague besoin de poésie, et l'on ne se complaisait nullement aux chansons grossières qui sont plus tard devenues le régal de certains salons des riches.

De telle sorte qu'alors on était plus relevé dans ses goûts tout en bas de l'échelle qu'on ne l'a été plus tard tout en haut.

L'homme à la vielle, qui connaissait son temps, le servait selon son tempérament. Il chantait, je l'ai dit, la romance élégiaque ou philosophique.

En ce temps-là, les rigueurs de la police ne traquaient pas sans relâche tout ce monde des ambulants.

Je ne prétends pas qu'on ait eu tort de les exproprier du trottoir qu'ils encombraient; je ne reconnaîtrai pas non plus bien volontiers que l'on ait eu raison de tout uniformiser par des réglementations à outrance.

Je constate seulement que devant les tables des cafés s'arrêtait qui voulait.

L'homme à la vielle, deux fois par semaine, faisait la tournée du boulevard des Italiens, le soir, à l'heure de la demi-tasse. Il s'arrêtait tour à tour devant le Café de Paris, devant le Perron de Tortoni, devant le café Riche.

Là, on l'accueillait avec une faveur marquée et on lui faisait passer en revue les morceaux les plus brillants de son répertoire. Après quoi les pièces d'argent pleuvaient dru.

Si dru qu'il lui arrivait souvent de récolter sa centaine de francs dans sa soirée.

Une fois même la quête lui donna cinq cents francs.

Il convient d'ajouter que c'était dans des circonstances tout à fait exceptionnelles.

L'homme à la vielle, vers les dix heures du soir, s'était arrêté sous les fenêtres du restaurant Ledoyen, aux Champs-Élysées, et il avait entamé un morceau d'une originalité et d'une crânerie qui rappelaient tout à la fois les Tziganes.

Dans un des cabinets du restaurant dînait justement la Sontag, de passage à Paris.

Son oreille de musicienne fut tout à fait surprise des premiers sons qui arrivaient à elle.

Elle s'informe, et comme l'homme à la vielle était très-populaire alors, on lui explique tout de suite quel homme il était, et, en même temps, un des convives, le marquis de R..., d'ajouter :

— Une idée!... Si vous descendiez, illustre diva, donner une sérénade au bénéfice de ce confrère très-humble?

La Sontag part d'un franc éclat de rire.

— Adopté, parbleu!

Elle s'emmitouffe d'un voile noir qui dérope ses traits. On descend prévenir l'homme à la vielle qu'une artiste désire prendre part à son concert et chanter un morceau très en vogue alors.

Lui s'offre bravement pour accompagner avec sa vielle.

Au second couplet, il y avait quinze cents personnes qui entouraient les musiciens. Quand la sébile, que la Sontag voulut tendre elle-même, circula, les pièces d'or s'y mêlèrent aux pièces de vingt sous.

Après quoi, la célèbre chanteuse prit la fuite sans avoir fait connaître son nom à l'homme à la vielle, qui ne sut jamais à qui il avait dû cette aubaine inattendue.

Une autre fois, il lui arriva une aventure assez curieuse, dans des conditions différentes.

Kalkbrenner, le pianiste célèbre, passait rue Castiglione.

Du fond d'une cour arrive à lui une musique

d'une sonorité bizarre; si bizarre, qu'il s'arrête net et s'engage sous la porte cochère.

C'était l'homme à la vielle.

Kalkbrenner écoute encore.

Puis, le morceau fini, il s'approche et entame la conversation.

Justement il venait de composer alors un morceau original, comme il les affectionnait, et qu'il avait intitulé *Caprice hongrois*. Ce morceau, qu'il voulait exécuter à son concert annuel, le préoccupait vivement, parce qu'il avait rêvé de faire accompagner le chant du piano par un autre instrument.

Mais lequel? Il avait d'abord songé au hautbois. L'effet n'était pas assez étrange. Il en était là, cherchant sans trouver, quand le hasard lui avait fait entendre la vielle en question.

Bref, le résultat du colloque fut que, pendant huit jours, l'homme à la vielle alla tous les matins répéter chez Kalkbrenner, et que le soir du concert il joua sa partie dans la coulisse.

L'effet fut d'autant plus grand que personne ne savait quel était cet instrument.

L'homme à la vielle racontait cet épisode comme un des plus glorieux de sa carrière.

Il fut d'ailleurs artiste pour de bon pendant cinq mois et engagé dans une troupe.

C'était au café des Ambassadeurs où on le voyait, grave et majestueux, exécuter sur l'estrade ses morceaux variés.

Mais peu à peu l'âge vint; la routine envahit le pauvre homme en même temps que la famille le surchargeait.

Il n'avait pas moins de sept enfants, qu'il a tous faits virtuoses du pavé comme lui.

Mais il s'épuisait et s'affaissait à vue d'œil.

Sous la Commune, pourtant, il passa pour être arrivé aux honneurs politiques, par suite d'une erreur de nom.

Il s'appelait ou plutôt on l'avait surnommé Billioray. Quand les journaux annoncèrent qu'un Billioray était nommé de la Commune, la croyance se répandit que c'était l'homme à la vielle.

Quelques-uns même, comme on le rencontrait souvent dans les cours, l'apostrophèrent :

— Est-ce que tu ne ferais pas mieux d'aller sauver la patrie à l'Hôtel-de-Ville?

Heureusement, tout s'expliqua, et le faux Billioray put continuer à chanter *Ah! si j'étais le roi d'Espagne!* sans être accusé de manquer à ses devoirs de législateur républicain.

Convenez que c'était, en somme, une physionomie assez originale pour que la chronique lui fit les honneurs d'une oraison funèbre.

Ce qui nous reporte encore bien autrement en arrière, c'est la tentative que vient de faire le Cirque pour remettre les tableaux vivants à la mode.

Car on ne peut pas prendre pour des tableaux vivants sérieux les quelques exhibitions qu'on nous a offertes dans ces derniers temps.

Celles du Cirque ne valent guère mieux que les autres.

La réclame avait annoncé qu'il s'agissait d'une escouade de Suédoises belles comme le jour; si c'est belles comme l'hiver de 1876, je ne dis pas non.

Quelques-unes de ces dames m'ont même paru avoir avec les jours en question ce point de ressemblance, c'est qu'elles étaient grêlées.

Mais, franchement, c'est là une piètre parodie pour ceux qui se rappellent la triomphante M^{me} Keller.

Dame, c'était fortement décolleté, mais cela avait l'excuse de la beauté plastique.

Tandis qu'au sortir du Cirque un critique a crayonné ce quatrain :

Le public, indulgent peut-être,
Pardonnait en tout autre cas.
Des charmes ont tort de promettre
Quand ils ne tiennent pas.

Les émotions hippiques tirent à leur fin. Demain dimanche, sera couru le grand prix de Paris, qui termine la série des fêtes du sport.

Malheureusement, la passion patriotique ne peut guère se donner carrière, au dire des connaisseurs.

Dans les années où les mérites des chevaux an-

glais et des chevaux français semblent se balancer, l'incertitude même est le stimulant nécessaire de l'émulation.

Mais, cette fois-ci, on ne voit que des gens qui marchent à la défaite avec une résignation anticipée.

— Que voulez-vous, disent les malins du turf, les Anglais sont nos maîtres, cette fois. *Kirber* est invincible.

D'abord, quand il s'agit d'un cheval, et surtout d'un cheval qu'on fait voyager, le mot *invincible* n'est d'aucune langue.

La traversée à elle seule peut le mettre hors d'état.

Ensuite, n'a-t-on pas vu les surprises les plus invraisemblables prouver qu'en ces matières les plus expérimentés peuvent se fourvoyer comme de simples conscrits?

Vous rappelez-vous *Vermouth*? Il partit à cent contre un, ce qui ne l'empêcha pas de cueillir les cent mille francs sous les naseaux de ses collègues. Pourquoi une surprise analogue ne nous serait-elle pas réservée? pourquoi le sexe faible ne battrait-il pas le sexe fort en la personne d'*Enguerrande* ou de *Camélia*?

Ce que je vous en dis n'a pas du tout l'intention de me poser en concurrent des faiseurs de pronostics; d'abord parce que si les faiseurs de pronostics croyaient à leurs prophéties, ils les garderaient pour eux, à seule fin de ne pas faire monter la cote du cheval pour lequel ils parieraient et dont ils croiraient avoir deviné le mérite.

Mais enfin conservons l'espoir jusqu'au bout.

Nota (qui pourrait être rédigé par Calino). — Une fois la journée de dimanche passée, on pourra se dispenser de lire le paragraphe ci-dessus qui n'aura plus aucune utilité.

~ La Société protectrice des animaux a tenu lundi sa séance annuelle au théâtre du Châtelet.

Assistance nombreuse et entièrement sympathique à l'œuvre qui fait chaque année des progrès plus remarquables et rend des services plus incontestés.

Le journalisme parisien a eu sa part des récompenses décernées.

Il a remporté deux médailles d'argent.

La première a été décernée à notre confrère Adrien Huart, du *Charivari*, qui avait réclamé en faveur des chiens envoyés à la fourrière un peu de paille pour se reposer et un peu d'eau pour se désaltérer.

Le second lauréat n'est autre que Cham, le célèbre caricaturiste.

Celui-là, je vous en réponds, n'a pas volé sa médaille; car c'est l'un des propagandistes les plus fougueux que compte la Société protectrice des animaux.

Cham ne cause pas cinq minutes avec vous sans trouver moyen de vous demander :

— Est-ce que vous faites partie de la Société protectrice des animaux?

— Non.

— Il faut vous y mettre. Laissez-moi m'occuper des démarches nécessaires.

Et la conversation passe à autre chose.

Huit jours se passent, vous n'y pensez même plus, quand votre domestique vous apporte une carte qui vous rappelle celles des abonnés de l'enceinte du pesage. A la carte est annexée une quittance de 10 francs.

Paf! ça y est. C'est Cham qui vous a enrôlé.

Son zèle ne se borne pas à ce recrutement actif. Aussitôt que le spirituel dessinateur aperçoit dans la rue un cocher qui lève son fouet, il se précipite et, d'une voix convaincue :

— Prenez garde, je suis membre de la Société protectrice des animaux, si vous frappez trop fort, je vous fais dresser procès-verbal.

Tout protecteur titulaire a le droit, de par la loi Grammont, de réclamer l'intervention d'un sergent de ville. Seulement, comme de mauvais plaisants pourraient abuser de ce droit-là pour déranger à tout propos les agents de l'autorité, il a été stipulé que, pour requérir, on serait tenu d'être porteur de la carte que j'ai décrite ci-dessus.

Or, neuf fois sur dix, Cham, qui est la distraction en personne, oublie d'emporter sa carte. Ce qui fait

qu'au moment où il requiert et où l'agent lui demande d'exhiber le fameux brevet, Cham interdit se met à retourner toutes ses poches en murmurant :

— C'est singulier... attendez... je vais la trouver... Ah! je me rappelle! dans la poche de derrière... Non... Alors dans le gousset... Je vous demande pardon de vous faire attendre... Ma foi, décidément, je ne l'ai pas; ce sera pour une autre occasion.

Et il s'éloigne, escorté quelquefois par cent personnes que la scène a rassemblées.

L'autre jour, après une fouille du genre de celle que nous venons de décrire, il pousse soudain le cri d'Archimède :

— *Eureka!*

Il a trouvé, il a senti dans le fond de sa poche de gauche et il exhibe triomphalement au sergent de ville... sa carte du Salon.

L'agent, qui croyait à une mystification, fut sur le point de l'emmener au poste.

Peu lui importe. Il serait même heureux d'y aller et de souffrir pour la sainte cause.

Cham n'est d'ailleurs pas un protecteur platonique des animaux; il continue à nourrir le projet de fonder, après sa mort, une maison de retraite pour les chiens errants. Il a déjà eu des conférences avec un architecte. Vous voyez qu'il n'a pas volé sa médaille.

Cham, du reste, soutient énergiquement son opinion relativement à la supériorité des bêtes sur les gens.

Un jour, il discutait avec quelqu'un qui lui faisait cette grave objection :

— Sans doute, les chiens sont excellents; mais, enfin, ils peuvent donner la rage!

— Comment! ils peuvent... Vous ignorez donc l'origine première de cette maladie?

— Mais...

— C'est une femme qui a mordu son mari, lequel a ensuite mordu son chien.

Cham a d'ailleurs raison de défendre l'intelligence des bêtes. Et l'on nous en citait l'autre jour un exemple, dont plus d'un excursionniste sera parmi nos lecteurs à même de vérifier l'exactitude.

On a souvent demandé si les animaux avaient la notion du temps.

En ce qui concerne l'heure, la chose est incontestable; en ce qui concerne les jours, elle paraît plus douteuse.

Or, le fait qu'on nous signale est de nature à dissiper ce doute.

Vichy possède des pigeons.

Lesdits pigeons sont, à ce qu'il paraît, extrêmement friands d'eau alcaline.

Tous les dimanches on laisse écouler, pour le renouveler, le contenu de la grande piscine de l'établissement thermal. Les pigeons savent cela.

Aussi, chaque dimanche, dès quatre heures du matin, ils sont rangés par vingtaines sur le bord de l'Allier, en face du tuyau par lequel doit s'écouler la fameuse eau minérale.

Pas de danger qu'ils se trompent et qu'ils viennent les autres jours. Ce qui atteste qu'ils ont dans la tête quelque chose qui leur tient lieu d'almanach.

Dumas père citait un fait plus stupéfiant.

« J'ai été très-lié, disait-il, avec un chien dont le maître s'appelait Charles. Ce chien, pendant tout le reste de l'année, avait une horreur profonde pour l'eau; mais le 4 novembre au matin, malgré le froid, il s'en allait pendant une demi-heure barboter de lui-même dans un bassin afin d'être propre pour souhaiter la fête de son maître. »

Je vous ferai remarquer que c'est Dumas père qui parle, et qu'il était un peu sujet à gasconnades.

~ Un problème intéressant va se poser devant l'opinion publique.

On entreprend une campagne contre l'internat des élèves. Une première conférence doit être faite par notre confrère Henri de Lapommeraye; d'autres suivront.

Ceux qui se sont mis à la tête du mouvement voudraient combiner l'instruction publique avec l'éducation de famille.

Ils ont cent fois raison. L'isolement dans lequel on tient les jeunes gens séquestrés à l'écart de la vie

ordinaire, produit, à notre avis, les plus fâcheux résultats.

Plus on comprime à outrance, plus on prépare les explosions futures.

Dans cette existence murée, casernée, que l'on fait mener à l'enfant, il se fait grossier, impatient de tout joug et prêt aux plus folles émancipations.

Rien n'adoucit les angles de ces jeunes natures. Rien ne polit leur écorce.

Ils ignorent tout de la vie et du monde. Ce qui fait qu'à la sortie des classes ils sont des dupes faciles pour tous les exploités et toutes les exploiteuses.

Quelle différence si, en combinant le travail avec la présence au foyer paternel, on prépare graduellement les transitions!

Malheureusement, je crains que la campagne entreprise n'aboutisse à un avortement, parce que ceux qui devraient la soutenir seront, au contraire, ceux chez qui l'on trouvera l'esprit de résistance.

J'ai nommé les parents.

La vie mondaine emporte dans son tourbillon les trois quarts des pères et des mères.

Monsieur va au cercle; madame va au théâtre. L'enfant reste donc seul avec les domestiques.

Et puis c'est embarrassant pour les conversations du dîner, aujourd'hui que les propos se font libres presque partout et qu'on veut pouvoir causer sans contrainte du scandale du jour.

Sans compter que l'enfant est un *art de vérifier les dates* fort importun pour monsieur qui fait le beau, pour madame qui est brouillée avec son extrait de naissance.

A distance, passe encore.

On s'arrange pour ne recevoir personne le dimanche.

Dans la semaine, on dit de temps à autre :

— Je suis allée voir hier le petit à Sainte-Barbe.

Le petit! qui a dix-huit ans et une paire de moustaches comme papa.

Pour ces raisons et pour bien d'autres encore dont l'énumération serait trop longue, je persiste à douter du succès de la campagne contre l'internat, tout en souhaitant ce succès du plus profond de ma conviction.

~ Un acteur est mort qui eut son moment de réputation. Il s'appelait Desrieux et excellait à représenter, dans les drames soi-disant historiques, la figure d'Henri IV, avec qui le hasard lui avait donné une ressemblance analogue à celle de Gobert avec Napoléon I^{er}.

Le pauvre Desrieux était devenu fou.

Fou comme Berton, fou comme Lassagne, fou comme Hoffmann, fou comme tant d'autres dans cette vie dévorante des planches qui calcine le cerveau.

Puis on l'avait dit guéri. Il ne faut guère croire à ces miracles-là.

La mort, qui avait été faire une tournée autre part, est revenue et a emporté le malheureux.

Nous croyons résumer équitablement sa carrière en disant que son talent fut au grand art ce que la décoration est à la peinture.

~ La question du divorce revient à l'ordre du jour.

Nous ne prétendons pas traiter cette grave question dans ces pages légères.

Mais l'esprit est toujours bien venu, même à propos des plus épineux problèmes de la vie sociale.

On causait divorce et séparation hier au soir.

Un de nos confrères protestait vigoureusement contre la loi actuelle, qui ne permet à aucun des deux époux de se refaire une existence.

On réfutait ses objections.

Lui, à la fin, poussé à bout :

— Voulez-vous que je vous dise?... Et bien, la séparation, c'est une amputation avec défense de mettre une jambe de bois.



1. Spasso, neveu de Peko (maison de Peko). 2. Vallée de la Douga, fort de Rieseca. 3. Les correspondants étrangers à la découverte derrière Nokschick. 4. Embuscade sur la route de Gasko. 5. Drôle de monnaie, un ours comme appoint. 6. M. Meylan poursuivi par deux bachi-bouzoucks.

ÉVÉNEMENTS D'ORIENT. — Une semaine avec les insurgés de l'Herzégovine. — (Dessin de M. Vierge, d'après les croquis de M. Meylan)



Monde illustré. — N° 1000.

Bureaux : 13, quai Voltaire.

APRÈS LA TEMPÊTE

Groupe de M^{lle} Sarah Bernhardt. — (Mention honorable.)

Dessin de M. Édouard Garnier.

NOS GRAVURES

Mourad V (1)

POUR résumer la biographie de Mourad V, que nous avons donnée dans notre dernier numéro, notre correspondant nous dit que c'est un prince imbu d'idées européennes, et qui, dans la voie du progrès, aura plutôt besoin de bride que d'éperon. Il a passé ce matin par Galata, *saluant* la foule qui l'accueillait. C'est la première fois qu'un sultan salue.

Le Comité directeur de la Jeune Turquie

NOUS mettons sous les yeux de nos lecteurs les portraits des membres du comité de la Jeune Turquie.

Ce comité, ainsi que, depuis les derniers événements de Constantinople, l'ont révélé nos confrères de la presse politique, a été, depuis 1867, l'organisateur persévérant et infatigable du mouvement qui vient d'aboutir à la chute d'Abdul-Aziz et à l'avènement de Mourad V.

L'objectif en vue duquel il n'a cessé de fomenter la révolution pleine de mystère qui s'est récemment accomplie, est le rajeunissement de l'empire d'Osman par l'émancipation des chrétiens et l'établissement d'un régime constitutionnel.

On nous saura gré d'esquisser sommairement la biographie des hommes importants qui ont donné à la question d'Orient un tour si imprévu.

Le plus haut placé parmi eux est sans contredit MOUSTAPHA-FAZIL-PACHA, fils d'Ibrahim-Pacha et, par conséquent, frère du khédive ou vice-roi actuel d'Égypte.

Ce prince, à la suite de graves mésintelligences avec son frère, partit pour Constantinople, où ses aptitudes remarquables ne tardèrent pas à le porter au poste éminent de ministre des finances.

Ses vues élevées, libérales, réformatrices, le signalèrent bientôt à la vindicte du grand-vizir Fuad-Pacha, qui l'exila.

Venu à Paris, il se mit aussitôt en relations avec un certain nombre d'esprits distingués qui, comme lui, rêvaient d'emprunter à la civilisation occidentale ses puissants moyens de relèvement pour la malheureuse Turquie.

Riche à cinquante millions, il mit au service de sa cause, en même temps que le zèle de son patriotisme éclairé, son immense fortune.

En 1867, quelques mois avant le voyage d'Abdul-Aziz à Paris, Moustapha-Pacha eut le courage d'adresser au sultan une lettre devenue mémorable, dans laquelle, à l'instigation de ses collègues du comité de la Jeune Turquie, il indiquait au souverain toutes les réformes que sollicitait le triste état de sa monarchie.

Quand le padischah vint dans nos murs, il se réconcilia avec son ancien ministre, qu'il ramena à Constantinople, où celui-ci tint, à partir de ce moment, une conduite légèrement indécise.

Moustapha-Fazil-Pacha est mort, il y a quelques mois, âgé d'environ quarante ans.

ZIA-BEY est un poète turc de mérite. Il remplissait les fonctions de secrétaire auprès d'Abdul-Aziz avant l'avènement de ce prince, sous le règne duquel il fut tour à tour ministre de l'instruction publique et gouverneur de différentes provinces. Mécontent des errements de son maître, il s'exila volontairement en 1867 à Paris, où il fonda un journal intitulé *le Mouchbir*. Le but spécial de cette feuille était d'aller sous les yeux du sultan pour éveiller son attention sur les plaies qui rongeaient son empire. Elle s'imprimait à Londres. Napoléon III, dont le tempérament conspirateur était d'ailleurs favorable à la Jeune Turquie, n'osa pousser sa sympathie jusqu'à autoriser l'impression d'un pareil organe. Quand Mahmoud-Pacha fut nommé grand-vizir, Zia-Bey, rentré en grâce, fut placé à la tête d'une section du conseil d'État. Il était à Constantinople quand éclata la révolution du 30 mai.

KIEMAL-BEY est un jeune homme de trente-deux à trente-cinq ans, qui possède un véritable talent de journaliste. Très-lié avec Mourad-Effendi, qui était l'âme passive des complots de la Jeune Turquie, Kiemal-Bey rédigeait à Constantinople une feuille politique d'une surprenante audace. Il partagea spontanément, en 1867, l'exil de Zia-Bey, et, comme lui, fut rappelé par Mahmoud-Pacha. Mais il reprit incontinent la publication de son journal, et y sapa si témérairement les traces du gouvernement despotique, qu'il fut enfermé dans une forteresse, où il languit jusque vers les derniers temps du règne d'Abdul-Aziz.

AGHIA-EFFENDI était un fonctionnaire haut placé dans les douanes turques; mais, adepte fervent des nouvelles idées, quoique très-bien en cour, il voulut, lui aussi, contribuer, sur la terre étrangère, à la délivrance de sa patrie. Il partagea donc l'exil et le retour de Zia-Bey et de Kiemal-Bey. Revenu à Stamboul, il fut nommé gouverneur d'Isthmidt, où il créa le chemin de fer qui relie cette ville à celle de Scutari, et qui est la première section d'une œuvre gigantesque que le nouveau gouvernement tiendra certainement à honneur d'achever. Nous faisons allusion à la ligne de Constantinople à Angora. Aghia-Effendi, comme ses trois collègues dont il vient d'être parlé, est un homme d'environ quarante ans.

SIMON DEUTSCH, né en Autriche, est un philologue émérite, auteur du premier volume du catalogue des manuscrits hébreux de la bibliothèque impériale de Vienne. Il prit une part importante à la révolution autrichienne de 1848, à l'issue de laquelle il se vit condamner à mort et se réfugia en France. La guerre de Crimée le mit en rapport avec les sommités du monde politique oriental. Sa notoriété de conspirateur le constitua en quelque sorte l'initiateur indiqué de la Jeune Turquie. Il habita en diverses reprises Constantinople pendant une douzaine d'années, et y joua un rôle latent, mais considérable et décisif, en plus d'une circonstance. Il était l'intime ami et l'inspirateur constant de Mustapha-Pacha.

Pendant la guerre de 1870-71, Simon Deutsch prêta le concours le plus sympathique et le plus actif à la France, qu'il aimait aussi ardemment qu'il est permis à un cosmopolite d'aimer sa patrie d'adoption.

Les obsèques des consuls de France et d'Allemagne à Salonique

Rade de Salonique, 20 mai.

LES trois journées qui suivent les exécutions du mardi 16 mai sont des journées d'attente. Il se fait grand tapage en rade, les pavillons touillent en berne; les amiraux et commandants continuent à se visiter; les coups de canon se tirent à raison de plusieurs centaines par jour, et l'arrivée du grand-duc Alexis de Russie vient compliquer encore ce bruyant cérémonial.

Les officiers et équipages ne mettent pied à terre qu'en service et en armes; il règne dans Salonique une grande effervescence, et le nouveau pacha en est dans un fort embarras. On conserve les corps des consuls au moyen de la glace dans des chapelles, et on ne sait comment s'y prendre pour les funérailles qui menacent d'amener un soulèvement général.

Enfin, le 19 au soir, toutes les mesures étant prises par le gouvernement turc, les états-majors des bâtiments présents sont conviés pour le lendemain matin à la cérémonie funèbre.

Le 20, à six heures, des canots nombreux amènent à terre les officiers en grande tenue; des détachements de matelots français, prussiens, anglais, russes, italiens et autrichiens, descendent en armes; une population immense encombre les quais, les rues, les fenêtres et les toits. Une haie de soldats turcs marque le parcours du cortège et ferme par prudence toutes les rues transversales; la foule silencieuse paraît peu satisfaite et contenue par la force; il suffirait d'un rien pour détruire cet équilibre factice et amener un incalculable gâchis.

On se rend à la chapelle des Sœurs françaises, où se dit une messe mortuaire devant le corps du consul de France. Les prêtres grecs occupent la gauche du chœur; les aumôniers, la droite. Aux premiers rangs des auditeurs, les amiraux, le pacha et les dignitaires musulmans; à gauche du cercueil, un détachement de mate-

lots prussiens; à droite, en face, un détachement de matelots français: tous, la baïonnette au haut du fusil, amis pour l'instant, et s'observant avec curiosité.

Le corps est enlevé par des hommes de la frégate *la Gauloise* et porté à bras, sur un long parcours, jusqu'au quai, où l'attendent les canots de l'escadre; les clergés, les états-majors et une grande foule de fonctionnaires l'accompagnent jusqu'à son embarquement, que les bâtiments de la rade saluent de plusieurs coups de canon. Il est conduit à bord de la *Gauloise*, où il doit rester jusqu'au départ du paquebot de Marseille.

Et le cortège se remet en marche à travers les petites rues tortueuses du quartier juif. Les officiers français, qui avaient occupé jusque-là la tête de la ligne, cèdent cette fois le pas aux officiers allemands; les matelots aussi intervertissent les rôles; les Français passent à gauche, les Allemands à droite, et tout le monde s'achemine vers la chapelle grecque des Frères Lazaristes.

Le fond de cette chapelle est occupé par une antique boiserie sculptée et dorée, couverte de peintures byzantines sur fond d'or; au plafond sont suspendus des saints ailés et des girandoles.

Le corps est exposé sur des fleurs, dans une bière ouverte; il est couronné de lauriers roses; le visage est déchiré et meurtri. Les « popes » (prêtres) l'entourent; leurs têtes vénérables sont ornées de longues barbes; leurs manteaux, très-somptueux, sont brochés de soie et d'or; la figure du « despote » (archevêque) est remarquablement belle et son costume est éblouissant. Tous ces graves personnages tiennent des lanternes ou des faisceaux de bougies allumées, au bout de longues hampes enroulées de rubans; ils chantent des litanies fort longues, sur un air vif, d'une gaieté sautillante et nasillarde.

Le corps est, après le service, enlevé à bras par les hommes de la *Medusa* (corvette prussienne) et commence une interminable promenade par la ville, les popes et les bannières en tête. C'est un usage turc de promener ainsi les cadavres à découvert par les rues, et les femmes pleurent sur leur passage. Le long cortège marche une heure environ, dans des quartiers impossibles, des rues parfois si étroites qu'on y passe à peine deux de front. Partout d'étranges constructions, des terrasses branlantes, des fenêtres grillées, des balcons avancés, remplis d'une foule bizarre; les toits, les arbres, tous les angles des maisons, sont chargés à rompre de curieux turcs, juifs ou grecs; de vieux bonshommes à turban perchent comme des singes sur les branches des platanes; il suffirait à cette foule de se laisser choir sur nos têtes, ou seulement de se refermer sur nous, pour nous anéantir. Il y a panique à deux reprises; la queue du cortège est serrée par les curieux; il s'ensuit des coups de poing et des bousculades, les matelots croisent la baïonnette, et on pense que c'est là l'étincelle attendue pour allumer l'incendie général. Mais les policiers apaisent le tout en frappant à tour de bras sur leurs compatriotes; le danger est conjuré.

Sur toutes les murailles est placardée une ordonnance du pacha dont voici la traduction:

« Article 1^{er}. — Toute maison d'où tomberait, même par hasard, un objet quelconque sur le cortège, sera rasée séance tenante et ses habitants pendus.

« Article 2. — Tout individu qui sera trouvé dans la foule porteur d'une arme sera pendu sur-le-champ. »

Dans la cour de la métropole grecque, le corps est mis en terre. On entend de loin une salve des canons de tous les bâtiments de la rade et les pavillons en berne sont remis à poste. Le cortège, à la débandade, rejoint ses canots, et le pacha respire: la grande représentation était jouée, elle avait fini sans encombre.

L'histoire se termine-t-elle là? Il est impossible de le dire encore. On avait projeté et préparé une grande exécution d'ensemble, — et plusieurs Turcs avaient été officieusement avertis qu'ils seraient du nombre des pendus. Si le phénomène se produit, le *Monde illustré* en sera de suite informé.

Le « Duilius »

L'ITALIE, qui n'est plus à présent une expression géographique, mais bien une puissance de premier ordre, a dû remplacer par des navires cuirassés son ancienne flotte en bois, pour mettre ses forces navales en rapport avec sa nouvelle situation. Le 8 mai dernier, elle a encore mis à la mer un bâtiment dont la puissance surpasse de beaucoup tout ce

(1) Voir le portrait d'Abdul-Aziz dans le n° 431.

qui a été fait par les autres nations. Ce véritable monstre marin a été nommé le *Duilius*, en souvenir du consul romain de ce nom, qui, en 260 avant Jésus-Christ, à la tête d'une flotte improvisée, battit pour la première fois les redoutables forces navales des Carthaginois. — Sa longueur est de 103^m50, sa largeur, de 49^m70, son tirant d'eau, de 7^m90; il déplace 10,000 tonnes. Il est muni de deux hélices mues par des machines de la force d'au moins 7,500 chevaux effectifs. Sa cuirasse présente une épaisseur de 45 à 55 centimètres. Ce navire sera armé de quatre canons de 100 tonnes, et sera ainsi supérieur, quant à la puissance offensive, au cuirassé anglais l'*Inflexible*, lequel ne porte que quatre canons de 81 tonnes.

Le lancement de ce navire a eu lieu en présence d'une multitude de spectateurs, dans le port de Castellamare, situé seulement à une heure de trajet de Naples. Le roi Victor-Emmanuel, le prince Humbert et la princesse Marguerite, qui était la marraine du *Duilius*, assistaient à cette cérémonie. Avant que les derniers états qui supportaient le navire ne fussent abattus, un évêque, que précédait une croix en argent, et suivi d'une longue suite de prêtres, en fit le tour, en l'arrosant d'eau bénite. Le lancement eut lieu ensuite et s'opéra avec le plus grand succès.

Ce beau navire, qui fait le plus grand honneur à la flotte italienne, a été construit d'après les plans de M. Brin, ministre de la marine, et sous la direction de M. Polino. Notre gravure le représente encore au chantier.

Concours régionaux

Reims — Bordeaux — Rouen

EN ce moment, nos principales villes de province célèbrent leurs concours régionaux, qui semblent tous plus brillants les uns que les autres.

A Reims, concours régional, exposition rétrospective des beaux-arts, où l'on a pu admirer les nombreux trésors artistiques des collectionneurs du pays; courses de chevaux, etc. La *great attraction* de ce concours a été, sans contredit, la grande fête fédérale des sociétés de gymnastique de France et de l'étranger qui a eu lieu le 28 mai en présence de sept à huit mille spectateurs, et où près de cinq cents gymnastes, rangés sur quatre lignes profondes, donnaient à cette représentation quelque chose de solennel.

Ce même jour, la ville de Bordeaux décernait ses récompenses aux exposants du concours agricole de la Gironde. Cette fête s'est terminée le soir par un banquet, une retraite aux flambeaux et un brillant feu d'artifice, auxquels assistait une foule énorme venue des environs.

A Rouen, les fêtes du concours régional ont commencé le 4 juin à l'occasion de la distribution des prix. Favorisées par un temps splendide, elles ont attiré dans la vieille capitale normande une population flottante que l'on peut évaluer à près de cent mille âmes. Le concours s'est tenu sur la promenade du Cours-la-Reine, vastes allées d'arbres séculaires plantés dans des prairies s'étendant le long de la rive gauche de la Seine, depuis le pont de pierre jusqu'au pont du chemin de fer. L'entrée est ornée d'un magnifique arc de triomphe portant les armes de la cité et les symboles de l'agriculture.

P. S. — Nous remercions vivement nos collaborateurs de province de leurs intéressants envois, que, malheureusement, la multiplicité des fêtes d'une part, et de l'autre les nombreux événements dont l'Orient est en ce moment le théâtre, nous obligent à restreindre et à ne pas leur donner un développement en rapport avec leur intérêt local.

Inauguration de l'Exposition de Philadelphie

L'INAUGURATION de l'Exposition de Philadelphie, qui a eu lieu le 10 mai, a été très-brillante. A dix heures du matin, le président Grant, accompagné de tous les ministres, des légations étrangères, des représentants de la magistrature et de l'armée, s'est rendu à Fairmount-Park. En arrivant là, le cortège a fait le tour du Memorial-Hall, pour se rendre sur l'estrade disposée en avant de ce monument, et où avaient déjà pris place l'empereur et l'impératrice du Brésil.

Le Memorial-Hall fait face, comme on sait, au Main-Building (bâtiment principal), près duquel ou avait

placé un orchestre de 160 exécutants. A l'arrivée du Président, ces musiciens exécutèrent d'abord un pot-pourri sur les airs nationaux de tous les pays, puis ensuite la fameuse marche de Wagner, composée spécialement pour la circonstance, moyennant la modique somme de 25,000 francs.

A cette musique, succéda l'hymne du Centenaire, entonné par 1,000 voix à la fois, et suivi d'une longue prière, récitée par un évêque de l'Église épiscopale.

Ces préliminaires achevés, la cérémonie d'ouverture a réellement commencé. Le président de la Commission du Centenaire a lu une adresse au président de la République, à laquelle celui-ci a répondu en déclarant ouverte l'Exposition de 1876. Puis le général Grant s'est rendu dans la galerie des machines, où de sa main il mit en mouvement toutes les machines de l'Exposition.

La cérémonie officielle était terminée, et aussitôt une foule énorme se précipita dans toutes les galeries où la circulation devint des plus difficiles. Nous savons malheureusement que ce bel empressement n'a guère duré, car, depuis lors, la moyenne des entrées n'a guère dépassé douze mille par jour. Espérons qu'avec le beau temps le nombre des visiteurs ne fera que s'accroître.

CORRESPONDANCE AMÉRICAINE

Philadelphie, 23 mai 1876.

JE me suis abstenu de vous donner des détails sur la cérémonie d'ouverture de l'Exposition, je crois devoir m'abstenir encore de vous parler des questions d'intérêt local relatives à l'absurde mesure adoptée par la Commission américaine, ayant pour objet la fermeture de l'Exposition le dimanche et des conséquences désastreuses que cette mesure aura certainement sur le résultat financier de cette gigantesque affaire.

Je reviens donc à la question qui nous intéresse directement, et je vous donne aujourd'hui un aperçu général de l'ensemble des expositions dans le « Main-Building. »

Ainsi que je vous l'ai dit déjà, la section américaine, dont les produits sont très-richement installés, est très-intéressante et admirablement réussie; je m'occuperai d'elle tout particulièrement dans ma prochaine lettre.

L'Angleterre et ses colonies se montre dans toute sa grandeur et dans toute sa puissance commerciale; on voit que les fabricants anglais ont mieux compris que les nôtres l'importance de cette Exposition au point de vue commercial, et je ne puis m'empêcher de vous dire que nous perdons à la comparaison quant à l'ensemble des deux expositions anglaise et française. On voit que les Anglais ont réuni toutes leurs forces, tandis que la France les a divisées.

L'Allemagne, qui occupe, comme les États-Unis, l'Angleterre et la France, une des quatre sections du rond-point du bâtiment principal, se distingue par une installation prétentieuse et solennelle des porcelaines de la fabrique impériale de Berlin; mais les deux majestueuses colonnes, surmontées de l'aigle impériale, n'ajoutent rien au mérite des produits exposés, qui ne supportent pas la comparaison avec les produits commerciaux anglais et français; l'ensemble de l'exposition allemande est très-remarquable cependant.

La Belgique, dont les installations ne sont pas plus belles que celles de la France, n'a pas non plus toute l'importance qu'elle aurait dû avoir; l'exposition de ses dentelles sera son principal succès.

La Hollande a une originalité particulière, et l'exposition des plans en relief des travaux gigantesques qui ont été et sont la sauvegarde de son territoire, présente un intérêt saisissant. L'exposition de ses colonies de l'océan Indien, Java et Sumatra, montre combien le génie colonisateur de cette excellente nation a de puissance.

La Suisse aura à l'Exposition la place qu'elle a partout, avec ses produits connus et appréciés dans le monde entier; son installation est modeste aussi.

L'Autriche n'a guère que des cristaux, des verreries et des émaux pour lui faire honneur. Le reste de son exposition n'a pas un grand intérêt.

L'Italie, à part les pailles de Florence, a plutôt une exposition artistique que commerciale.

L'Espagne a fait des frais énormes; elle occupe une espèce d'enceinte fortifiée d'une architecture somptueuse, mais un peu massive. Les armes d'Espagne en surmon-

tent l'entrée; la décoration intérieure est fort belle, et j'aurai à vous parler en détail de cette exposition, qui fait plaisir à voir, quand on pense que ce malheureux pays dépense son génie et sa puissance dans des luttes intestines. On est heureux d'espérer qu'elle en fera un meilleur emploi.

L'Égypte a de riches étoffes, des broderies d'or merveilleuses, et des meubles très-beaux. Je vous en parlerai lorsque j'arriverai aux détails.

Le Chili a une exposition des produits que l'on connaît peu en France, plumes et fleurs.

Le Brésil est plus avancé en industrie; son exposition a de l'intérêt.

Il me reste à vous parler de la Chine et du Japon, qui, toutes les deux, sont très bien installées et forment une section à part, comme elles forment une race à part.

La Chine a des porcelaines merveilleuses, des bois découpés et des meubles en papier dont nous connaissons maintenant tout le mérite. Mais nous connaissons moins bien les produits similaires du Japon, qui ont un degré de perfection supérieur, et sont appelés à un immense succès en Europe, lorsqu'ils y seront plus connus. Les œuvres d'art des Japonais ont un cachet particulier; le type est bizarre, fantasque, mais, malgré leur caractère étrange, les bronzes des Japonais ont une valeur réelle, par le fini auquel même il nous est difficile d'atteindre en France. Il est bien certain que nos articles et nos ouvriers auront beaucoup d'intérêt à étudier cette branche de l'industrie japonaise. Quant aux porcelaines, aux bois, aux meubles et autres articles, leur exposition est extrêmement belle. Les Américains ne paraissent pas amateurs des produits de la Chine et du Japon. Je crois que ces produits auront plus de succès à l'Exposition de 1878, à Paris, qu'ils n'en auront ici.

Je terminerai cette lettre en vous parlant de la France, qui commence à prendre son rang; les installations se complètent et bientôt l'Exposition aura toute valeur, et, tout en rendant pleine et entière justice à tous les produits étrangers, je puis vous dire que ceux de la France, dans toutes les branches, ont une supériorité incontestable. — AM. LUTTON.

UNE SEMAINE

AVEC LES INSURGÉS DE L'HERZÉGOVINE

Raguse, le 6 mai 1876.

NOUS étions sous les grands catalpas qui embellissent l'avenue de Raguse, les pétales bleus couvraient le sol, une chaude effluve de printemps faisait fleurir les seringas des villas qui sortent ici et là des buissons de verdure, les rossignols chantaient partout à gorge déployée, et, au loin, à l'horizon, les profils de la Bocca semblaient nous inviter à nous approcher. Six correspondants de la presse étrangère bavardaient entre eux sur les grands événements politiques et diplomatiques qui précipitent la question d'Orient vers sa solution. En ce moment, passa un cercueil porté par deux hauts gaillards armés jusqu'aux dents. C'était encore une victime de l'insurrection, une malheureuse Herzégovine qui venait de mourir de la fièvre.

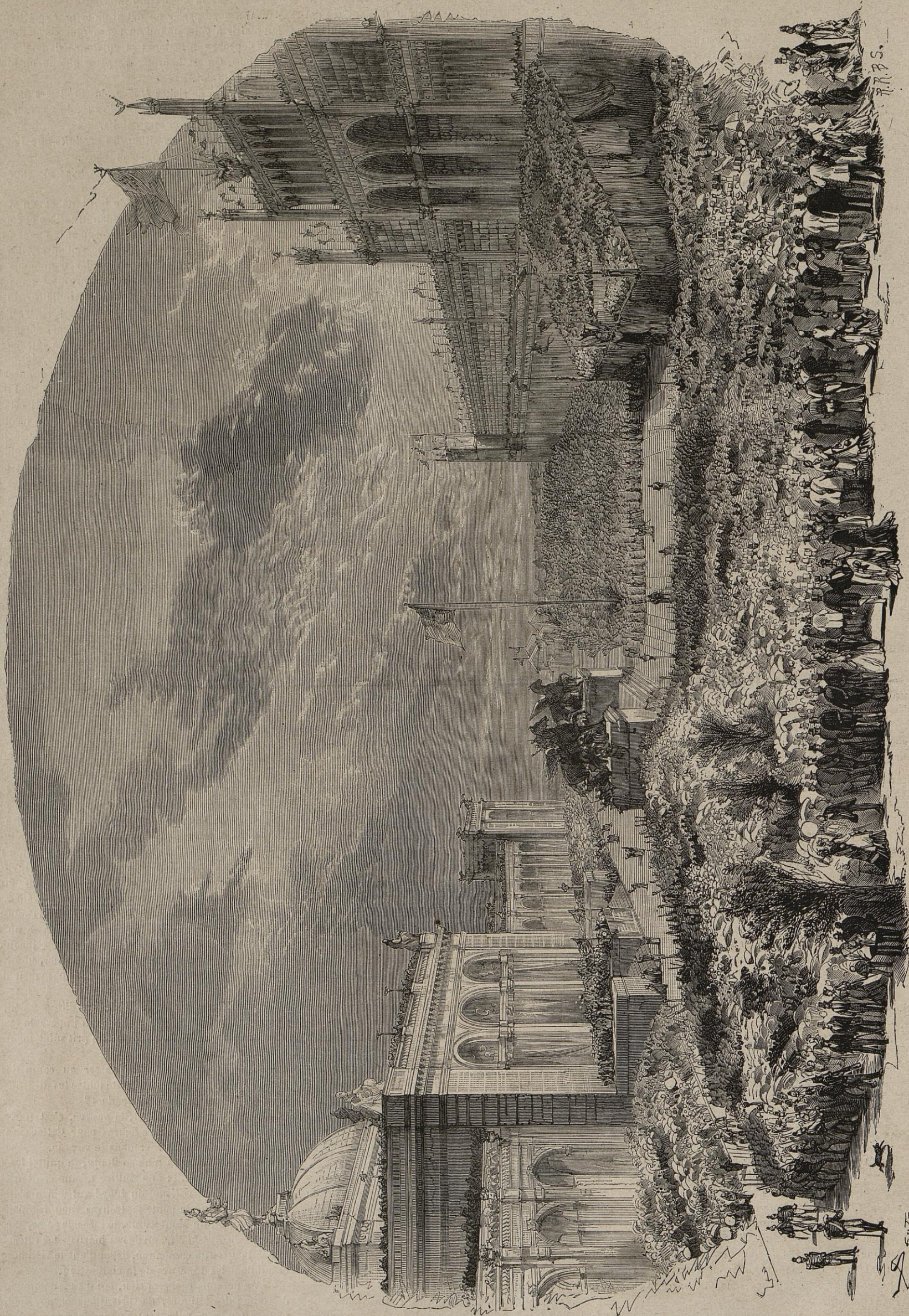
La vue d'un cercueil ne laisse pas d'impressionner; la mort a toujours quelque chose qui impose le respect et la méditation. Et la conversation prit subitement une tournure moins gaie.

— Alors vous êtes décidé à passer au camp des insurgés? Vous ignorez sans doute toutes les difficultés et tous les dangers qui vous attendent?

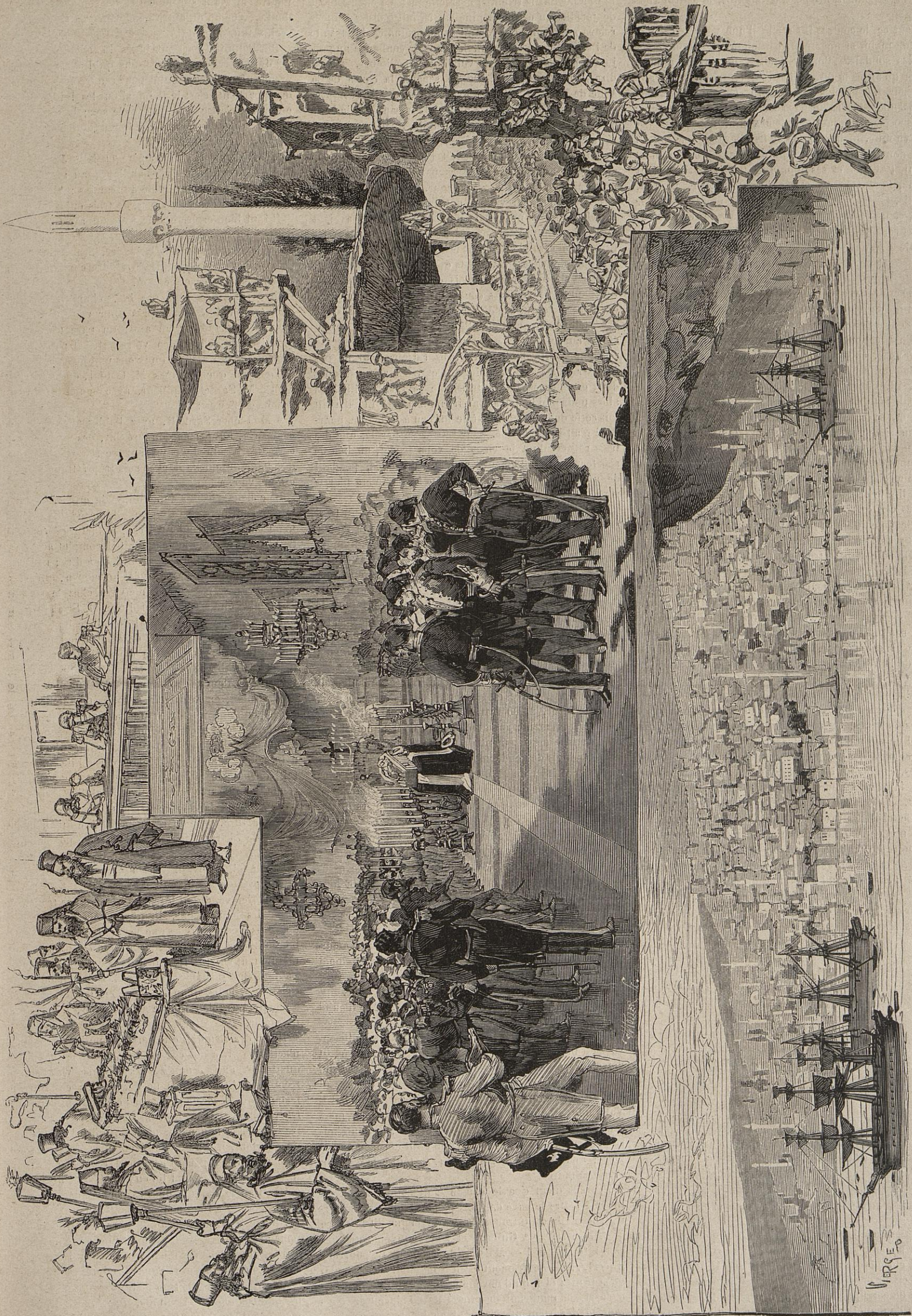
— Absolument décidé, et, la preuve, c'est que nous nous embarquons à quatre heures pour Cattaro, ce qui veut dire que nous entreprenons le voyage.

Après les adieux les plus cordiaux, je quittai les collègues de la presse, et une voiture m'emmenait à Gravosa, où le *Massimiliano*, du Lloyd autrichien s'appretait à partir. Sur le pont, je trouvai mon compagnon de voyage, M. de Monteverde, ex-officier russe, correspondant du *Russki Mir*, un de ces journalistes intrépides qui, à l'entrée en campagne, dépouillent le vieil homme et oublient les douceurs de la civilisation.

— Je ne vous cacherai rien, me dit mon compagnon de route; des fatigues, des privations et des dangers nous attendent; vous sentez-vous de force à supporter les unes et à affronter les autres?



PHILADELPHIE. — Ouverture solennelle de l'Exposition, le 10 mai, par le président Grant. — (Dessin de M. Scott, d'après le croquis de M. Pitton.)



Vue de la ville.

Dans une rue.

A l'église catholique.

A l'église grecque.

ÉVÉNEMENTS D'ORIENT. — Les obsèques des consuls, à Salonique. — (Dessin de M. Vierge, d'après les croquis de MM. Julien Viaux et Mary Skyras.)

VERGÉ

— Parfaitement, dis-je. Où vous irez, je saurai vous suivre!

Et sur ce, le contrat fut scellé d'une vigoureuse poignée de main, et nous nous considérâmes comme deux associés solidaires l'un de l'autre, ne devant plus se quitter qu'après la dissolution régulière du contrat.

Le soir, nous arrivions à Cattaro, cette dernière ville européenne, séparée du pays des légendes par un mur de 4,000 pieds de haut. Le lendemain, nous franchissions ce mur, juchés sur de petits chevaux nerveux. A midi, nous étions sur les hautes cimes qui dominent Niëkuj, l'Albanie et ses montagnes bleues, Skutari et son lac, le Monténégro et son horizon désolé. Le soir, Cetinje, la capitale de la principauté, nous avait pour hôtes, et nous nous promenions avec ces braves montagnards sous le tilleul du palais, là où, de temps immémorial, le Sénat vient délibérer sur les choses du pays. Ministres et sénateurs, hauts fonctionnaires, gens de la maison du prince nous tinrent compagnie; nous bûmes, je crois, avec les ministres, un si grand nombre de bouteilles de bière venues de Trieste, que Leurs Excellences ont dû en garder le souvenir. Que de sensations! que d'impressions! à la vue de ce singulier pays, pauvre, ravagé, couvert de blocs de pierres qu'une main gigantesque semble avoir disposés en dessins capricieux. Et, dans ce pays de pierrés, circule un peuple théâtral, vêtu de costumes éclatants, armé jusqu'aux dents et, avec tout cela, doux, aimable, hospitalier. Chacun s'embrasse. Les sénateurs nous embrassent, nous embrassons les ministres et les dignitaires; seules les dames de céans, timides, réservées, nous prennent la main, déposent un baiser et se sauvent confuses. Qu'on lise le charmant ouvrage de M. Frilley, il ne dit que des vérités.

Le lendemain de ce jour, mon compagnon de route me regardait en souriant :

— Hein! comment trouvez-vous tout cela?

— Mais charmant!

— Allons! je commence à croire que vous ferez honneur aux journaux qui vous ont confié votre mission.

Quelques jours après, nous étions à Risano, et c'est là que s'ouvrait décidément la campagne. C'est là que finit la vie européenne, les habits européens, et les douceurs de la vie civilisée; adieu routes carrossables et équipages; adieu les barques gracieuses et vapeurs fumants! Quatre petits chevaux nous emportent dans les zig-zags d'une montagne à pic; deux d'entre eux portent les bagages, et trois hommes, portant chacun un arsenal de guerre, escortent la caravane. Nous escaladons des pics, des gorges, des ravins, des passages boulevrés, coudoyant ici des femmes courant sur les rochers, là des groupes d'insurgés qui marchent au combat, et cela en plein pays autrichien. Le neveu de Péko, le chef des insurgés, qui faisait ses dévotions devant une petite église grecque, aperçoit mon compagnon de route; il pousse un cri de joie, embrasse le *gospodino* et m'embrasse aussi, moi, l'ami de son *gospodino*. C'est un grand garçon de dix-huit ans, simple, dévoué et intrépide; il a coupé dix-huit nez, et il espère en couper encore.

(A suivre.)

A. MEYLAN.

Une indisposition de notre collaborateur M. Olivier Merson l'oblige à remettre à huitaine la suite du SALON DE 1876.

COURRIER DU PALAIS

L'affaire des Halles. — La compétence et la prescription. — Vingt-quatre condamnations. — Trois raisons pour ne pas se marier. — Les papiers qui n'arrivent pas. — Les parents introuvables. — Encore un mariage manqué. — Ce qu'il en coûte au futur. — Prenez bien garde! — Que faut-il entendre par habillement complet? — La durée d'une recommandation. — Les bouquinistes s'en vont. — Lecture gratuite. — On est prié de ne rien emporter.

JE vous ai, sinon longuement, du moins complètement, au point de vue des ressources de ma chronique, parlé de l'affaire des Halles. Après avoir occupé la cour d'assises sous les qualifications de corruption de fonctionnaires publics, détournement de deniers par des dépositaires publics, faux en écritures publiques, cette affaire est revenue cette se-

maine devant le tribunal correctionnel. Le changement de juridiction est déterminé par ce fait que les fraudes relevées ne sont plus commises au préjudice de la Ville de Paris, mais constituent des abus de confiance au préjudice des marchands de volailles expéditeurs. A vrai dire, il me paraît difficile de séparer la cause de la Ville de Paris de celle des expéditeurs, car il est impossible d'abaisser les prix réels de vente sans que la Ville ait perdu son droit proportionnel de taxe municipale. Mais cela, comme la question de prescription, comme la question de complicité, a fait l'objet de conclusions qui, après avoir été repoussées par le tribunal, seront nécessairement soumises à la cour.

Trente-sept prévenus ont comparu devant la 11^e chambre, et un certain nombre d'entre eux avaient figuré dans le premier procès. Je ne reviens pas sur les procédés de fraude qui sont les mêmes ou à peu près; il y a eu douze acquittements et les condamnations ont varié de six mois à deux mois d'emprisonnement. Enfin, pour la plupart des condamnés, la peine se confondra avec celle qui a été prononcée par la cour d'assises.

Le tribunal correctionnel de Poitiers a eu à statuer sur la curieuse affaire que voici :

Alphonse Hardouin avait trois raisons pour ne pas épouser M^{lle} Joséphine Morier, et trois raisons, dont deux excellentes, et la troisième invincible. Eh bien alors pourquoi la demandait-il en mariage? Et s'il avait fait cette démarche, peut-être un peu à la légère, pourquoi n'a-t-il pas donné, pour retirer sa parole, une des trois raisons dont je viens de vous parler, au lieu de répéter continuellement, pendant un mois, pendant deux mois, pendant trois mois : « Mes papiers n'arrivent pas! »

Alphonse Hardouin est un ouvrier carrier et un très-bon ouvrier; il arrive dans le département de la Vienne et obtient de l'ouvrage dans le hameau de Valgondy. Son patron est enchanté de lui et l'accable de compliments. « Eh bien, lui dit Hardouin, si vous êtes content, je ne suis pas moins satisfait. Votre pays me plaît; j'aime le caractère des habitants : la vie y est facile; je finirai par me fixer ici. — Il faut alors vous marier, reprend le patron. Tenez, il y a M^{lle} Joséphine Morier, la fille de mon voisin, qui vous conviendrait parfaitement; je vous présenterai. »

Et il le présenta, et Hardouin fut agréé de la demoiselle et de son père, et le mariage fut décidé. « J'ai, disait le futur, 2,400 francs à toucher à Moulin pour mon rengagement; j'ai deux sœurs, dont l'une est mariée, dans le département de Loir-et-Cher, à un maréchal des logis de gendarmerie; l'autre a épousé M. Guibert, le cuisinier de M. de Trémont, à Blois. Vous avez dû entendre parler de la fortune de M. de Trémont et de son train de maison!... » Mais les papiers n'arrivaient pas.

— Enfin, les papiers sont arrivés! — Où sont-ils? — Dans les mains du secrétaire de la mairie de Vernon, où nous nous marions. — Très-bien! » Sur cette assurance, quatre-vingts personnes sont invitées; le jour est fixé.

Mais il m'arrive trop souvent d'interrompre des noces pour me livrer aux descriptions.

Le marié a emprunté des habits à son voisin, il a emprunté de l'argent à son patron, et l'on part gaiement pour Vernon, toujours avec les quatre-vingts invités.

— Mais nous n'avons pas les papiers, dit l'adjoint. — Le secrétaire de la mairie les a. — Moi? je n'en ai pas entendu parler! s'écrie le secrétaire.

— Bon! dit Hardouin, il sont restés dans la malle envoyée à ma sœur; quelle négligence! — Mais où est votre sœur? — A Blois, vous le savez bien... avec son mari, le cuisinier de M. de Trémont!

Il est décidé que la noce retournera provisoirement à Valgondy et que Hardouin partira pour Blois, mais sous la conduite d'un cousin de la mariée. Et l'on choisit un cousin solide. Mon Dieu! on croit encore aux papiers; mais enfin... mais enfin... tout cela est bien extraordinaire!

Heureusement que le cousin était solide, Hardouin lui fait battre le pavé de Blois pendant toute une journée; la malle est introuvable. — Mais que dit la sœur, M^{me} Guibert? M^{me} Guibert et son époux le cuisinier sont introuvables! — Mais M. de Trémont ne pourrait-il pas?... M. de Trémont est introuvable! Après cela, vous pensez bien qu'il devenait plus qu'inutile de chercher M. le maréchal des logis de gendarmerie dans tout le département. Mais s'il avait été autre chose qu'un personnage imaginaire, il se serait cru forcé de

mettre la main sur le collet de son beau-frère Hardouin... ce qu'un autre gendarme, un gendarme plus réel, a fait, du reste!

Hardouin fait part aux juges du tribunal correctionnel de Poitiers des trois raisons qu'il avait pour ne pas prendre femme, ou plutôt pour rendre à chacun ce qui lui appartient; c'est le tribunal qui les lui rappelle : la première, c'est qu'il était sans le sou; la seconde, c'est qu'il avait subi quatre condamnations dont une pour vol; et la troisième...

La troisième, M. Morier père et M^{lle} Joséphine Morier ne l'apprennent qu'à l'audience, au moment où ils viennent déposer en qualité de témoins : Alphonse Hardouin est marié et il est père de trois enfants!

Il faut bien croire que le prévenu avait oublié cette petite affaire, car il a paru très-surpris qu'elle fût arrivée à la connaissance de la justice, beaucoup plus surpris, par exemple, que de s'entendre condamner à dix-huit mois d'emprisonnement.

Un petit procès jugé par la 7^e chambre du tribunal civil semble fait tout exprès pour vous dire : Quand vous recommanderez un ami, un parent à un de vos fournisseurs, relisez bien votre lettre et pesez soigneusement les expressions que vous employez.

Voici en quels termes M. Goupil, embaumeur, avait écrit à M. Sardelli, tailleur, avec lequel il était en relations d'affaires :

« Mon cher Sardelli, ayez l'obligeance de prendre « mesure, au porteur du présent, des vêtements dont « il aura besoin. Le paiement me regarde. J'arrive de « voyage aujourd'hui, et je suis trop fatigué pour aller « vous voir. »

Le cousin, porteur de ce billet de crédit, — car c'était un cousin, — se fit prendre mesure d'un habillement complet qui lui fut livré; la facture se montait à 230 francs. L'habillement était-il complet au point de vue du tailleur? C'est assez difficile à dire; mais il paraît qu'il ne parut pas complet au cousin, qui, quatre mois après, se présenta de nouveau chez le tailleur et se fit faire une seconde fourniture. M. Sardelli porta le tout sur un mémoire général dont il réclama le total à M. Goupil. Offre de la part de celui-ci de payer la première facture; mais refus catégorique de se reconnaître redevable de la seconde; la lettre de recommandation n'était, dans son opinion, valable que pour une fois.

C'est bien, en vérité, la chose la plus délicate à apprécier qu'une intention; mais quatre mois s'étaient écoulés entre la première fourniture et la seconde, et si, d'une part, le répondant avait négligé d'indiquer un délai pour l'expiration de la responsabilité qu'il acceptait, on ne pouvait pas, d'autre part, interpréter son silence comme une autorisation d'habiller à ses frais le cousin jusqu'à la fin de ses jours. De sorte que la seconde facture, qui, du reste, ne s'élève qu'au modeste chiffre de 75 francs, restera à la charge personnelle du cousin.

C'est égal, en pareil cas, on ne risque jamais rien de mieux préciser ses intentions!

Tout s'en va, disent les vieillards; tout se transforme, disent les jeunes gens. De quel côté est l'illusion? Je n'en sais rien; mais ce que je sais bien, c'est que les bouquinistes me paraissent s'en aller. Vous pouvez maintenant suivre le parapet des quais, depuis le pont Saint-Michel jusqu'au pont Royal, sans rencontrer l'*occasion* qui, jadis, quand nous étions jeunes, m'arrêtait à chaque pas, bien inutilement parfois, à mon grand désespoir.

Il y a des *bouquins* que personne ne lit, que personne n'achète, qui, à ma connaissance, font les mêmes coquettes aux *bouquinseurs* depuis vingt-cinq ou trente ans. Et puis vous ne voyez plus ces intrépides lecteurs qui dévoraient consciencieusement leurs quatre volumes, debout, le front tourné vers le fleuve, entre le lever et le coucher du bouquiniste!... On en vit un pourtant, il y a quelques semaines, qui, par son ardeur patiente, rappelait ce grand type disparu; aussi fut-il remarqué, et mal lui en prit. C'était un monsieur qui mettait le bouquin dans sa poche quand il croyait pouvoir le faire impunément.

Il a comparu devant la police correctionnelle et, là, nous avons appris qu'il avait eu une certaine position. « De grands chagrins m'ont accablé, a-t-il dit, et je me consolais par la lecture! j'aime les livres avec passion. »

Cela n'explique pas trop bien pourquoi il ne payait le bouquiniste que d'ingratitude. Deux mois d'emprisonnement lui donneront le temps de réfléchir.

PETIT-JEAN

LES DRAMES DE L'ENFANCE

(suite)

Je ne sais pas s'il est un âge où l'homme soit naturellement studieux, où le travail ait pour lui l'attrait d'un plaisir, mais il faut bien reconnaître que, dans l'enfance, ce n'est généralement que par contrainte ou stimulés que nous nous appliquons à l'étude. De ce qu'un enfant est *joueur*, il n'en faut point conclure qu'il est paresseux. Le jeu est un besoin physique; c'est le canal par lequel s'échappe l'exubérance de vie de l'enfant sain et bien portant.

Le grand mérite des parents d'abord, et de l'instituteur primaire ensuite, est de savoir équilibrer le jeu et l'étude.

Certains instituteurs communaux, animés d'un zèle louable en soi mais inopportun, font souvent trop petite la part du premier; les instituteurs libres, dans le désir de s'attacher les élèves, et... les mamans, tombent fréquemment dans l'excès contraire.

C'est ce qui se passait dans l'établissement où M. Morin avait placé son fils. On y étudiait peu, mais les récréations y étaient longues, fréquentes et souvent *animées* jusqu'à l'excès, par suite du défaut de surveillance.

Pendant que cela n'avait pour conséquences que des accrocs aux vêtements, les parents se contentaient de gronder; mais, plusieurs fois déjà, des élèves s'étaient blessés, et, bien que peu gravement jusqu'alors, il y avait eu des plaintes.

Parmi les jeux en usage alors dans quelques villes de la Basse-Normandie, il en était un qui, depuis, a, je crois, disparu et qu'on nommait « la *boute-roule* ».

On choisissait cinq pierres de diverses grosseurs et assez plates pour pouvoir être placées (*boutées*) l'une sur l'autre, de façon à former une colonne de quarante à cinquante centimètres de hauteur.

Auprès de cette colonne chancelante, se tenait le joueur que le sort avait le moins favorisé et qui était chargé de reconstruire l'édifice, quand les compagnons, en *roulant* d'un but marqué d'autres pierres rondes et lourdes, parvenaient à le renverser.

Pour quitter ce poste peu envié, il devait redresser assez promptement la colonne pour toucher le démolisseur avant qu'il eût eu le temps de regagner le but avec son projectile.

On comprend combien pareil jeu était dangereux. Un des amis d'Albert Morin avait été, quelques jours auparavant, gravement atteint à l'œil droit par l'angle aigu d'un éclat de pierre. Malgré cela, la *boute-roule* était toujours autorisée dans l'institution et, ce soir-là, Albert, ayant été *pris*, s'était trouvé posté à sa garde.

Le « petit Morin » était donné par toutes les mamans comme le modèle des enfants studieux; il était toujours le premier et rapportait invariablement des bulletins excellents; mais, une fois au jeu, il y apportait toute l'impétuosité de son caractère et de son tempérament.

Quand un joueur habile avait éparpillé les pierres, il mettait à sa besogne plus de fièvre que de soin, si bien que la colonne, « mal boutée, » était moins solide que promptement rétablie.

Au moment où le plus grand de la bande lançait sur elle un énorme pavé pour prouver sa force, Albert, qui ne la quittait pas des yeux, la voyant chanceler, se baissa subitement pour la consolider. Ah!.....

Un cri d'angoisse partit de toutes les poitrines, le pavé venait d'atteindre Albert à la tempe droite, en rendant un choc sourd et terrible.

Consternés, effrayés, les témoins appelaient leur petit camarade et cherchaient à le relever. Un flot de sang mêlé d'une substance laiteuse s'échappait d'une plaie béante et profonde qui s'étendait de la tempe au sommet du front; l'œil sortait de son orbite et la tête défigurée retombait inerte dans la poussière.

— Monsieur! monsieur! Albert Morin est mort! cria l'un des enfants.

Monsieur arriva et, tout en songeant à la terrible responsabilité qui pesait sur lui, il prit Albert dans ses bras et le porta sur un lit.

Appelé en toute hâte, le jeune médecin de l'établissement constata que la partie antérieure du crâne était fracassée.

— L'enfant vit encore, dit-il, mais il ne tardera pas à succomber. Qu'on aille chercher son malheureux père.

Le maître adjoint fut chargé de cette difficile mission. Il réfléchissait en route comment il s'y prendrait pour annoncer aux parents l'affreuse nouvelle, lorsqu'il rencontra M. Morin qui se rendait auprès d'un malade.

— Venez vite, monsieur le docteur, dit-il tout pâle et tout tremblant, venez vite, un de nos enfants va mourir.

— Mais votre médecin ordinaire?...

Après un instant d'hésitation, ne pouvant se résoudre à dire la vérité, le pauvre garçon répondit qu'on ne l'avait pas trouvé chez lui.

Le docteur pressa le pas et bientôt il arrivait à l'école libre.

Convaincu que son adjoint avait tout appris à M. Morin, l'instituteur s'élança au devant de celui-ci, accompagné du premier médecin.

— Il n'y a point de ma faute, monsieur, je vous le jure.

— Je le crois, répondit M. Morin, mais comment va le blessé?

— Courage, monsieur, c'est un bien affreux malheur que celui qui vous frappe, dit en lui serrant les mains le confrère du père d'Albert.

— Qui me frappe, moi?... c'est donc mon enfant qui est le blessé? Oh! mon Dieu! mon Dieu! Où est-il? dites vite, que je le sauve.

Il s'élança vers une porte entr'ouverte et se trouva en présence du corps de son fils.

Il se précipita vers lui, l'appela, l'embrassa, examina la blessure et, se retournant vers le jeune docteur :

— Vous allez le sauver, n'est-ce pas? Oh! je vous en supplie, mettez à le sauver toute votre science, tout votre dévouement!

Et il fondit en larmes.

— Mon dévouement ne vous fera pas défaut; mais montrez-vous courageux. Laissez-moi veiller sur votre enfant; d'autres soins vous incombent à vous. Nul autre ne peut et ne doit remplir auprès de M^{me} Morin la mission de la préparer doucement à recevoir la triste nouvelle et aussi à la vue de son pauvre enfant affreusement défiguré.

Le malheureux père demanda qu'auparavant on fût chercher M. Leblond, et le maître adjoint fut encore chargé de cette mission. Chemin faisant il fit connaître au pharmacien toute l'étendue de la réalité, et celui-ci, passant au presbytère, pria le curé de l'accompagner.

Au moment où tous les deux arrivaient, le docteur Morin constatait une légère amélioration dans l'état du blessé et se laissait aller à l'espoir. Albert, en effet, s'agitait sur son lit ensanglanté; l'œil qui lui restait s'était entr'ouvert et ses lèvres murmuraient des paroles que l'on ne pouvait saisir.

Mais M. Leblond ne s'y trompait point; ce que son ami prenait pour un retour à la vie n'était, à son avis, que la dernière crise de l'agonie.

Il était trop dans le vrai, et le dénoûment de ce terrible accident approchait.

Le blessé, comme dans un spasme nerveux, se dressa; sa bouche contractée murmura ces mots : « Maman... père... petite femme!... » Les dernières syllabes furent à peine saisissables; la tête retomba lourdement, un soupir prolongé s'échappa de sa poitrine et un flot de sang noir coula du coin de ses lèvres pâles et déjà glacées.

— *Requiescat in pace!* murmura le prêtre, agenouillé au pied du lit.

— Mort! il est mort! dit d'une voix étouffée le pauvre M. Morin.

Une autre voix répondit dans l'antichambre :

— Mon fils, mon enfant, mon Albert! Laissez-moi, je veux le voir! et elle entra.

Un râlement, un cri sourd, déchirant, effrayant, s'échappa de sa poitrine haletante et pendant que, debout, l'œil sec et hagard, le père fixait le cadavre de son unique enfant, M. Leblond et l'instituteur,

qui s'étaient avancés, recevaient dans leurs bras la mère évanouie.

E. L. N.

(La fin au prochain numéro.)

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : 270^e anniversaire de la naissance de Pierre Corneille. — ODÉON : *La Corde au cou*, comédie en un acte et en vers, par M. André Gill. — VARIÉTÉS : Reprise d'*Une Semaine à Londres*. — *Histoire de l'Odéon*, un volume par MM. Paul Porel et Georges Monval.

On sait comment se passent ces solennités dramatiques qu'on appelle des anniversaires. On reprend un ouvrage du défunt; un des comédiens les plus autorisés du théâtre récite une pièce de vers composée expressément pour la circonstance; le tout est suivi et terminé par le couronnement d'un buste du grand homme. Cela s'est passé exactement de la sorte à la Comédie-Française pour Pierre Corneille, comme cela s'était passé l'année dernière et comme cela se passera l'année prochaine.

M. André Gill, l'auteur de *la Corde au cou*, représentée à l'Odéon, a plusieurs cordes à son arc. Il a conquis jusqu'à présent le meilleur de sa réputation au moyen de la caricature enluminée, un art un peu gros et un peu grossier, auquel il a su ajouter parfois un esprit très-fin et particulièrement littéraire. Pendant un assez grand nombre d'années, et même encore aujourd'hui, M. André Gill a reproduit la plupart de ses contemporains, — les illustres, les demi-illustres et beaucoup de simplement connus, — dans un grossissement de mascarons plus ou moins original, mais toujours curieusement cherché. Cela explique comment il a glissé tout doucement à la littérature. D'abord, des petits vers épigrammatiques; enfin, aujourd'hui, une comédie. Mais le peintre reste visible sous l'auteur dramatique. L'action de *la Corde au cou* se passe au pays chimérique de Watteau, et, dès le lever de la toile, l'opposition du noir et du blanc éclate sous les deux figures d'un Crispin et d'un Gille. On est transporté en pleine parade italienne. Selon les traditions, Gille et Crispin sont deux sacrifiants fiéffés; ils sont mariés et cherchent à se tromper mutuellement. Mais leurs femmes valent mieux qu'eux : Violette et Marine s'arment chacune d'un bâton et rossent nos deux drôles à tour de bras. Il ne faut voir là-dedans autre chose qu'un pastiche lestement enlevé.

Une troupe composite s'est emparée des Variétés et en a entrepris l'exploitation pendant les deux ou trois mois d'été où M. Bertrand abandonne le sceptre directorial. Cette troupe, recrutée un peu partout, même dans le propre personnel du théâtre, a repris une vieille pièce de M. Clairville, *Une Semaine à Londres*, que nous avons vue tour à tour au Vaudeville et à la Porte-Saint-Martin. Elle était déjà surannée lors de sa première apparition; jugez de ce qu'elle doit être aujourd'hui!

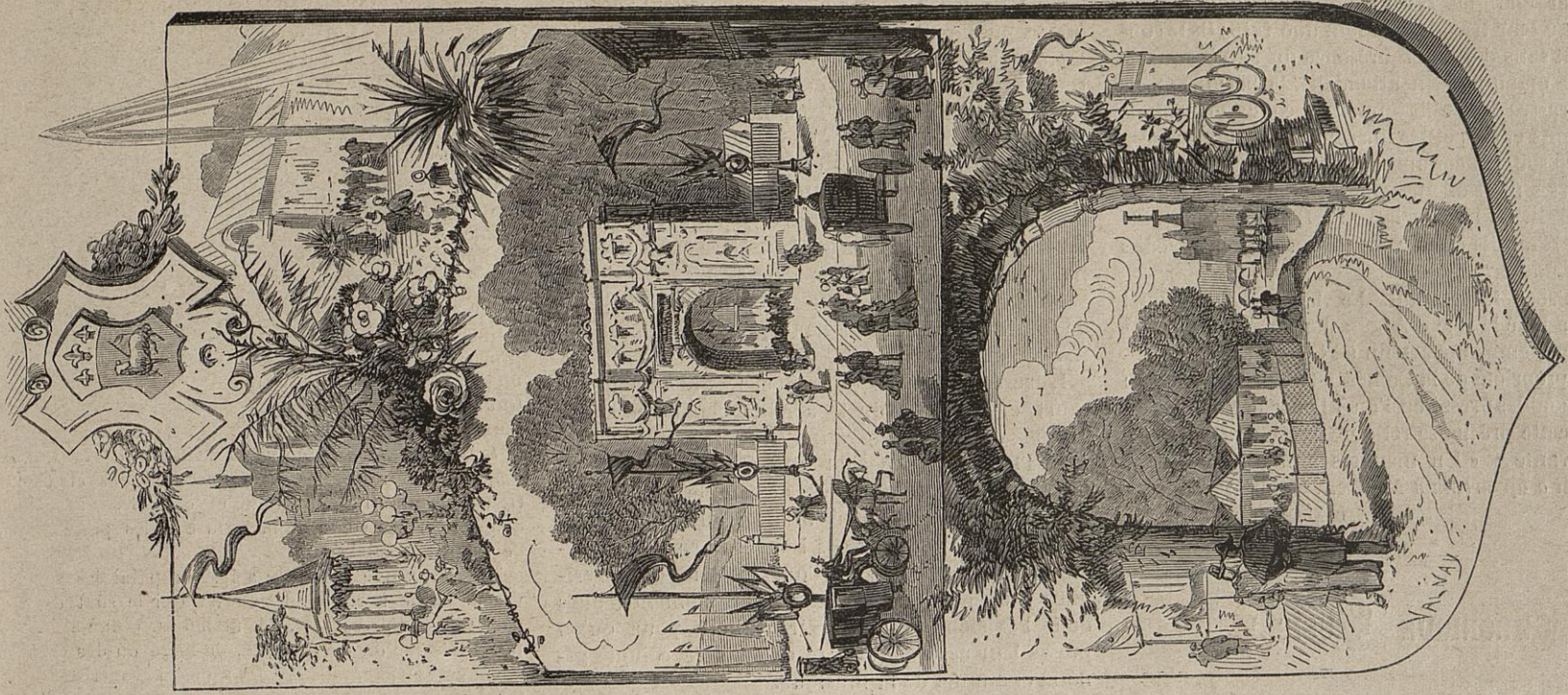
La disette de nouveautés me permet de dire quelques mots d'un livre qui vient de paraître sous ce titre : *l'Odéon, histoire administrative, anecdotique et littéraire du second Théâtre-Français*. Les auteurs appartiennent eux-même à ce théâtre; l'un d'eux, M. Porel, y occupe la première place; l'autre, M. Monval, quoique sur un plan plus modeste, n'en est pas moins un artiste intelligent, soigneux, ayant fait de bonnes études. Il a, m'a-t-on dit, quitté le barreau pour la rampe. Tout deux ont accompli un acte filial en écrivant l'histoire de leur maison. « Notre ambition, — disent-ils dans la préface, — n'a pas été de faire une œuvre littéraire, mais un livre utile et désiré, qui réclame toutes les indulgences, écrit le plus souvent à bâtons rompus, sur le coin d'une tablette de loge, pendant les entr'actes, entre le pot au rouge et la boîte à poudre, au milieu des sonneries et du va-et-vient d'un théâtre. »

MM. Paul Porel et Georges Monval se calomnient gratuitement; leur ouvrage, excessivement consciencieux, a été fait dans les bibliothèques, — et il y retournera, consulté par tous ceux qui s'occupent

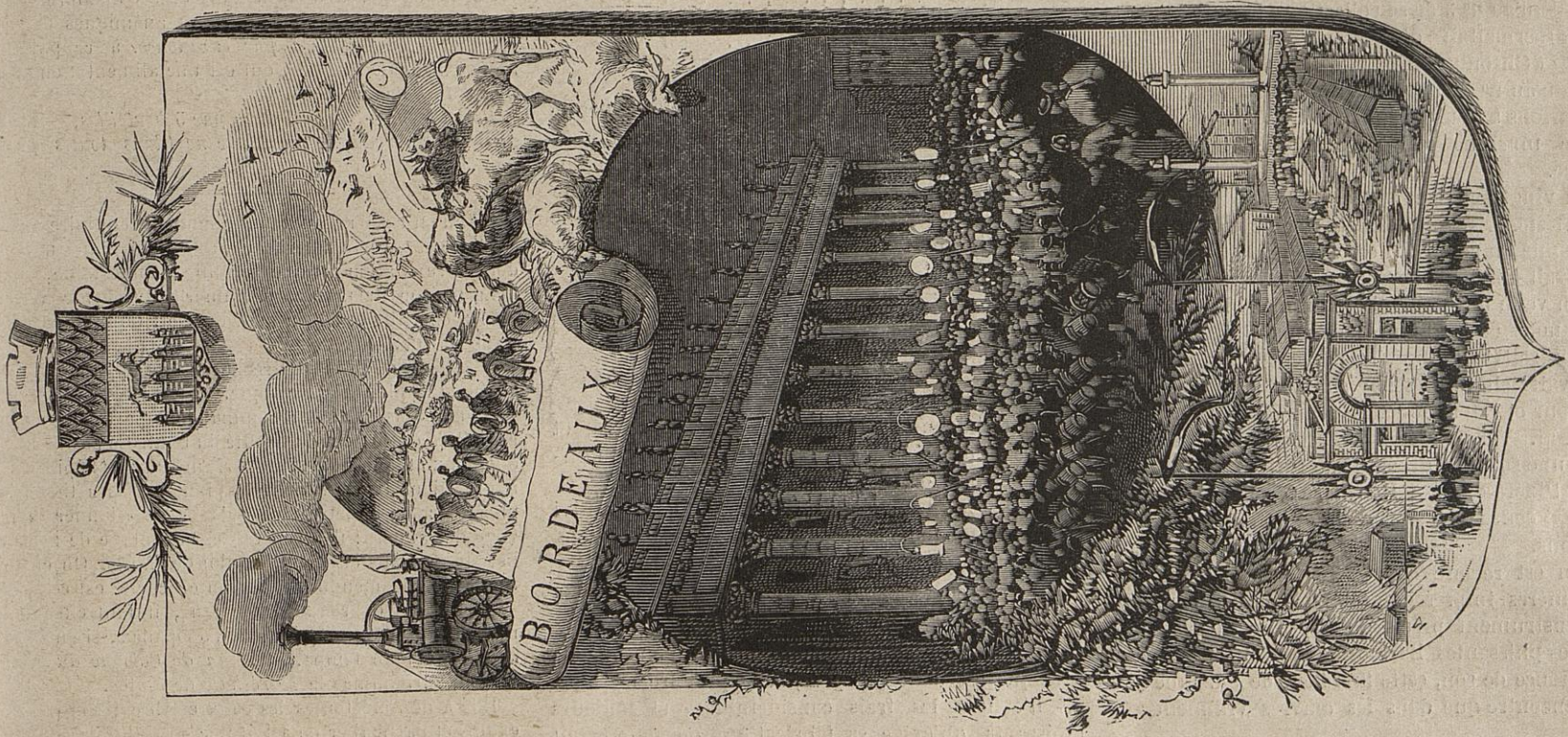


ITALIE. — Lancement du nouveau cuirassé le *Duilius*, dans le port de Castellamare, près Naples.

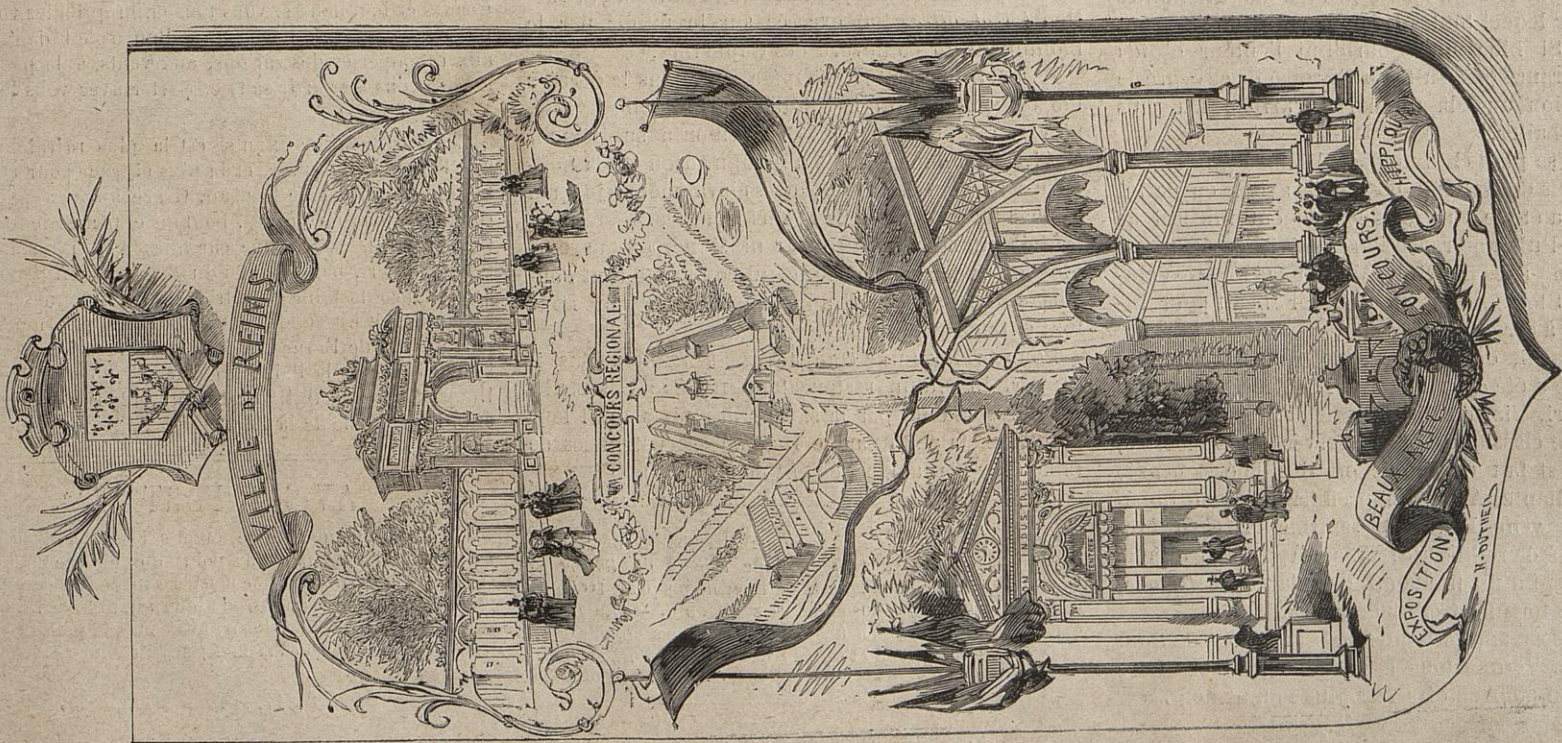
(Dessin de M. Sahib, d'après une photographie.)



ROUEN. — Exposition horticole, agricole, industrielle.
(Croquis de M. J. Adeline.)



BORDEAUX. — Banquet, Retraite, Concours régional.
(Croquis de M. Saint-Lanne.)



REIMS — Entrées des Expositions régionale, industrielle rétrospective.
(Croquis de M. Burette.)

de l'art dramatique. Il est à regretter qu'ils n'aient pas poussé leur travail plus loin que 1818; ils le continueront sans doute, en présence du succès qui ne peut leur manquer. En attendant, la période qu'ils ont embrassée est suffisamment féconde en grands événements et en petites anecdotes. Ils ont puisé à toutes les sources connues, et peut-être la part des découvertes n'est-elle pas aussi importante qu'on le souhaiterait. La nomenclature y tient presque toute la place. N'ont-ils donc pas eu d'autographes inédits entre les mains?

Un épisode intéressant. Le fauteuil sur lequel Molière a joué le rôle d'Argan dans *le Malade imaginaire* a longtemps appartenu à l'Odéon avant de devenir la propriété de la Comédie-Française. Dans un état de meubles dressé en l'an VII par le tapissier du théâtre, cette précieuse relique figure avec la mention suivante : « Un mauvais fauteuil en basane noire, qui a appartenu à Molière... estimé 12 francs. »

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE ITALIEN : Messe de *Requiem* de M. Verdi. — Audition d'un quatuor pour instruments à corde de M. Verdi. — Curiosités de la statistique musicale.

QUAND le *Monde illustré* n'en était encore qu'au n° 3 de sa collection, et qu'on nous permettait d'y écrire notre première « Chronique musicale, » nous étions loin de penser qu'au n° 1000 (tombant aujourd'hui 10 juin) nous aurions à nous occuper de M. Verdi, compositeur de musique religieuse et de musique de chambre.

Il y a vingt ans, le maestro était encore quelque peu contesté. Les Parisiens lui tenaient très-haute la couronne du succès. Il est vrai qu'en 1854 *le Trovatore* avait dissipé bien des préventions contre le nouveau venu qui prétendait charmer la foule avec les sept notes de la gamme déjà employées par Rossini, Donizetti et Bellini. La scène du *Miserere* surtout, avait fait impression sur les dilettantes de Ventadour et retourné leurs idées.

Mais M. Verdi n'était encore considéré que comme une sorte de dramaturge furieux et comparable à Pixérécourt, à Bouchardy, ou à Ducange pour la violence de ses procédés et la noirceur de ses inventions.

On en est revenu depuis. Le temps a passé sur les premières impressions et l'oreille des connaisseurs, instrument précis d'analyse, a appris à extraire des puissantes harmonies de M. Verdi cette quintessence de son, cette fine fleur de musique qui ne se rencontre que dans les œuvres vraiment géniales.

La foule, non pas inerte, mais douée d'instinct à défaut de savoir, cette foule sensitive de Paris a suivi l'impulsion du petit groupe de dilettantes exercés sur lequel toutes les nouveautés de l'art sont essayées. Si bien qu'aujourd'hui l'auteur d'*Aida* jouit en France (par suite en Europe) de ce degré de considération au-delà duquel un artiste n'a plus rien à souhaiter.

Aussi il se plaît chez nous et il nous comble.

En moins de six semaines, nous avons eu de lui *Aida*, qui a été le plus gros événement musical de la saison. Puis une reprise très-suivie de la messe de *Requiem*, avec Masini, Medini et M^{mes} Waldmann et Stolz. Enfin un quatuor inédit pour instruments à cordes.

C'est mardi, dans la journée, que cette œuvre inattendue a été exécutée, au Théâtre-Italien, par MM. Sivori, Viardot fils, Delsart et Marsick.

La forme classique a été conservée par le maestro, qui s'en est fait un moule où il a jeté sa pensée toute bouillante. Après un premier morceau impétueux, est venu l'andante sentimental et légèrement teinté de religiosité; puis un scherzo enjoué et badin; enfin un finale où, dans la forme fuguée, sont étalés tous les trésors de la science.

Tel nous est apparu, après une audition, le quatuor de M. Verdi. Nous comptons bien l'entendre de nouveau pour en discuter plus longuement.

— La Société des auteurs et compositeurs dramatiques publie chaque année un tableau des recettes de tous les théâtres de France et de l'étranger; de ceux, du moins, sur lesquels elle a prise et dont elle tire des droits d'auteur. Tous les ans aussi nous extrayons de ce document officiel quelques curiosités statistiques qui puissent saisir l'esprit de nos lecteurs en leur montrant l'état de chose sous la forme du chiffre, qui est brève et sans réplique. D'ailleurs ces sortes de documents ont leur place dans un journal destiné à être gardé en collection.

Mais nous n'avons, cette fois, que trois théâtres de musique sur lesquels nous puissions porter nos investigations.

L'exercice financier de la Société des auteurs ne court, en effet, que du 1^{er} avril de chaque année au 31 mars de l'année suivante. Et le Théâtre-Lyrique et le Théâtre-Italien sont trop récemment ouverts pour figurer dans les relevés de compte de 1875-76. Nous n'avons donc à nous occuper que de l'Opéra, de l'Opéra-Comique et des Bouffes-Parisiens, en négligeant de petites scènes dont les tentatives lyriques peuvent nous intéresser par moments, mais dont l'existence est trop irrégulière pour qu'on puisse leur accorder une place dans le compte général et annuel de la musique.

Le total des recettes de nos trois théâtres s'élève au chiffre triomphant de 5,113,209 fr. se décomposant ainsi :

| EXERCICE 1875-76 | |
|----------------------------|-----------|
| Opéra. | 3,651,264 |
| Opéra-Comique. | 910,656 |
| Bouffes-Parisiens. | 551,289 |
| Total : | 5,113,209 |

On ne peut bien apprécier ce résultat qu'en le rapprochant de celui obtenu dans un autre temps. Prenons, si vous voulez, comme terme de comparaison, l'année théâtrale de 1868-69, année moyenne s'il en fut, puisqu'elle ne sert de date ni à une guerre, ni à une Exposition universelle :

| EXERCICE 1868-69 : | |
|----------------------------|-----------|
| Opéra. | 1,638,750 |
| Opéra-Comique. | 1,282,527 |
| Bouffes-Parisiens. | 395,811 |
| Total. | 3,317,088 |

Soit en faveur de la dernière année écoulée, et malgré la décadence de l'Opéra-Comique, une différence de : 1,796,121 fr.

Quant à la quotité des droits d'auteurs, elle a suivi le même mouvement ascendant :

| DROITS D'AUTEURS : | |
|---------------------|---------|
| En 1868-69. | 273,536 |
| En 1875-76. | 402,861 |

La situation de la marchandise qu'on appelle musique est donc prospère; à la prendre en bloc. Et n'étaient les frais considérables, et toujours croissants, qu'exige sa fabrication, on ne verrait par le monde que directeurs gorgés de millions.

Nous savons bien qu'une partie des recettes mises au compte de la musique sont imputables à l'attraction (*great attraction*) exercée sur le public par le monument du boulevard des Capucines.

En effet, la recette de l'Opéra, qui, dans le dernier mois d'exploitation à Ventadour (décembre 1874), n'avait atteint que 109,447 fr., monta subitement à 241,963 fr. dans le mois d'inauguration de la nouvelle salle (janvier 1875), et s'éleva même jusqu'à 343,638 fr. en octobre de la même année.

Mais quand nous disons « musique, » nous employons un terme générique qui comprend tout l'outillage nécessité par l'industrie de ceux qui nous font entendre des opéras.

Pour prendre une comparaison sensible à tous, il est certain qu'un restaurateur n'attire pas seulement ses clients par la saveur des plats qu'il leur donne, mais aussi par le luxe de ses ustensiles de table et le bon aménagement de son local.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO : Après le *Freyschutz* et le ballet de *Sylvia*, l'Opéra s'occupera sans délai d'une reprise de *Robert-le-Diable*. — L'Opéra-Comique restera fermé jusqu'au 1^{er} août; les Bouffes-Parisiens, jusqu'au 1^{er} septembre. — En attendant ses vacances, le Théâtre-Lyrique va nous donner quelques représentations de l'*Oberon* de Weber. — A. L.

Nous recommandons particulièrement les déjeuners du *Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Diners* de la *Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

Conseiller, vulgariser le vin analeptique le plus propre à combattre l'affaiblissement des constitutions, l'anémie et le lymphatisme, hélas! si commun de notre époque, c'est le devoir de tous; et voilà pourquoi nous recommandons à l'attention de nos lecteurs l'abrégé d'une savante notice sur la médication reconstituante, publiée dans l'*Union médicale*, n° 21, année 1874, à propos d'un vin à base de viande et de quina : « Pas une parcelle de matière inutile, rien de ce qui fatigue l'organisme sans le reconforter, dit cet excellent journal de médecine, dans le *Vin Aroud au quina*, et à tous les principes nutritifs solubles de la viande; mais, au contraire, les substances toniques et réparatrices en quantité constante et dans les proportions exigées par les vœux de la nature et les prescriptions de praticiens éclairés. »

Tous ceux que la nature a faits trop faibles pour vivre de la vie normale, tous ceux qui le sont devenus par suite des privations, des maladies, d'une alimentation malsaine ou insuffisante, de l'âge ou des excès de tous genres; le *phthisique* qui a perdu toutes ses forces, y compris celle de se nourrir; la *chlorotique* à l'expression souffrante; les *personnes affaiblies*, toutes celles dont la pauvreté du sang est la cause de troubles nerveux, d'anxiété, de spasmes, de mauvaises digestions, les convalescents, les *enfants étiolés*, les *femmes délicates*, les *vieillards* dont le sang et les membres s'engourdissent; en un mot, tous les anémiques doivent recourir à ce *fortifiant par excellence*, à ce puissant *régénérateur de la santé*, qui est une alimentation aussi bien qu'un médicament.

Prix : 5 fr. — Envoi franco par 5 bouteilles, — Lyon, pharmacie Aroud, 4, rue Lanterne (dans toutes pharmacies).

Ce qu'on recherche surtout quand on veut faire usage d'une sérieuse parfumerie, c'est le nom d'une maison dont la réputation est une garantie incontestable.

La maison DELETTREZ, parfumerie du *Monde élégant* (rue Richer, 54 et 56), a pour devise : COMME NOBLESSE, TITRE OBLIGE.

Aussi ses produits sont recherchés et appréciés par la clientèle la plus aristocratique.

Nous citons et nous recommandons particulièrement le *Lait de cacao* pour la beauté du teint. Ce cosmétique, onctueux et délicieusement parfumé, vivifie l'épiderme; il entretient normalement les fonctions des tissus les plus délicats; il détruit ce qu'a pu occasionner le ravage des années; il a, en outre, l'avantage de neutraliser le mauvais effet de l'emploi des fards. On en fait usage pur ou étendu d'eau, son efficacité est certaine.

A côté de ce produit hors ligne, il faut citer de la même maison les produits à l'opopanax, si en vogue depuis quelque temps, et l'*Eau de Cologne du grand cordon*, surnommée la *Maréchale* de toutes.

Elle a détrôné toutes les eaux célèbres; son parfum exquis et particulier en a fait une *spécialité* très-remarquable parmi les eaux de toilette.

Touristes et voyageurs, habitants des plages, baigneurs et baigneuses, vous tous enfin qui allez vous exposer aux ardeurs dévorantes d'un soleil dangereux, aux intempéries des saisons, aux vents, à la poussière, gardez-vous de partir sans emporter avec vous le *Rowland's Kalydor!*

Cette préparation exquise est la plus rafraîchissante que l'on puisse désirer, et la plus efficace pour combattre les altérations de la peau. Grâce à son application, rougeurs, plaques jaunes, boutons et taches de toute nature disparaissent comme par miracle; en un mot, la peau acquiert, par l'emploi du *Rowland's Kalydor*, une beauté incontestable et la fraîcheur des jeunes années.

Ce produit est vendu chez tous les pharmaciens et parfumeurs de France. A Paris, on le trouve chez Guerlain, 15, rue de la Paix; Roberts, 33, place Vendôme; Hogg, 2, rue Castiglione; Swann, 12, rue Castiglione; et C. Fay, 9, rue de la Paix.

AVIS IMPORTANT

Je certifie que ma femme, étant sur le point d'accoucher, fut atteinte d'une fluxion de poitrine et ensuite de la phthisie galopante; sur l'avis de plusieurs médecins, déclarant ne pouvoir la sauver, j'appris que le VIN RÉGÉNÉRATEUR MARTIN (27, rue Gracieuse, Paris) avait une grande propriété; j'en fis usage environ dix mois, aujourd'hui ma femme est radicalement guérie.

DAZAT, 11, rue des Molineaux.

JARDIN D'ACCLIMATATION (BOIS DE BOULOGNE)
 Entrée : semaine, 1 fr. ; dimanche, 50 cent.
 Concerts dimanches et jeudis à 3 heures.

CRÈME
POUDRE

DEUX NOUVEAUX PRODUITS
 pour l'HYGIÈNE de la PEAU et la BEAUTÉ du VISAGE
 Propagés par M^{me} SARAH FÉLIX
 et qui doivent inaugurer une véritable

RÉVOLUTION DANS L'ART DE LA PARFUMERIE

Ces deux produits qui, contrairement à ceux de ce genre, pourraient être absorbés par les voies digestives, sont incomparables pour donner à la peau : **Blancheur, Transparence, Eclat.** — Ils sont souverains contre les *Affections de la peau, Couperose, Gerçure, Boutons, Taches de rousseur, Brûlures*, etc. — Ils sont recommandés aux dames, aux jeunes filles, et aux hommes. — La Crème des Fées ne rancit jamais et se conserve indéfiniment.

BIEN LIRE LE PROSPECTUS & LE MODE D'EMPLOI

EAU DES FÉES
 Sans rivale pour la RECOLORATION des CHEVEUX, POMMADE DES FÉES
 A LA PARFUMERIE DES FÉES, N° SARAH FÉLIX, 43, r. Richer, Paris.

Pour 18 Fr. par an, soit 1 Fr. 50 par mois, on a : 100 Fr. de musique aux prix actuels.

LE JOURNAL

DE



Paraît toutes les semaines, depuis le Samedi 3 Juin
 CHAQUE NUMÉRO CONTIENT :

- 1° UN JOURNAL DE Quatre Pages de texte, rendant compte de tout ce qui peut intéresser les Artistes et Amateurs de Musique ;
 - 2° Huit Pages DE MUSIQUE inédite ou ancienne. — Morceaux de piano et de chant. — Œuvres classiques, Romances, Valses, Quadrilles, etc., etc.
 - 3° Tous les mois Quatre Pages DE MUSIQUE mise à la portée des commençants.
- PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :**
 Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 4 fr. 50 c. — Un mois, 1 fr. 50 c.
 Un numéro séparé, 40 centimes.

A dresser les demandes à M. BOURDILLIAT, 13, Quai Voltaire, à Paris,
 Bureaux du *Moniteur*, du *Monde illustré* et de la *Revue de la Mode*.

CACHEMIRE DE LYNDE n° Robes, seul dépôt en Euro pe
 Union des Indes, 1, r. Auber

13^e Année. 42,000 Abonnés.

Le Moniteur
 DES

TIRAGES FINANCIERS

404, rue de Richelieu, à Paris
 PARAIT TOUS LES JEUDIS

Ce journal financier et politique contient tous les renseignements nécessaires aux capitalistes et aux rentiers.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 4 FR. PAR AN
 donnant droit à la Prime gratuite

Envoyer mandat ou timbres-poste

EAU D'OREZZA, contre anémie, chlorose, gas-
 tralgies, etc. — Consulter les Médecins.

ETABLISSEMENT THERMAL de

LUCHON

LE PLUS BEAU DES PYRÉNÉES
 (Chemins de Fer d'Orléans et du Midi)

Sources sulfureuses très-nombreuses, à température et minéralisation différentes, prescrites avec succès contre : les maladies chroniques de la peau et des muqueuses, les manifestations de la syphilis, le rhumatisme.

TRAITEMENT SPECIAL CONTRE les MALADIES de GORGE et du LARYNX
 TRAITEMENT DES MALADIES DES FEMMES

Sites admirables. — Excursions dans les montagnes
 Musique deux fois par jour. — Bals, Salons, Jeux, Chasses
 On trouvera des notices et tous renseignements au dépôt de la Société à Paris, boulevard Haussmann 46.

Argentez vous-même
 très-facilement et solidement : Couverts, Services de table, Orfèvrerie d'église, Sallerie, Carrosserie, Flambeaux, Réflecteurs, et tous objets en cuivre, nroitz et plaqué, avec la

BLEU D'ARGENT PUR

Garanti sans mercure et inoffensif. Flac. 1^{er} 50. Triple fl. 3^{fr} 50
 Dépôt g^{al}, M^{me} VIARD, 45, r. Molière et chez princip. orfèvres, quincailliers, M^{rs} de couleurs, droguistes et épiciers.

VIANDE-QUINA LE FORTIFIANT
 par excellence
 des phthisiques, des anémiques, des enfants débiles, c'est le
 et aux principes nutritifs
VIN AROUD AU QUINA DE LA VIANDE.
 Pharmacie AROUD, à LYON. Prix : 5 fr. Envoi fr^o par 5 bouteilles.

NÉVRALGIES Guérison immédiate par les pilules
 anti-névralgiques du D^r Cronier.
 3 fr. la boîte. Phar. Levasseur, 23, r. de la Monnaie, Paris.

ASTHMES guéris par les TUBES LEVASSEUR.

NEUFALINE nettoie gants, étoffe, cha-
 flac. avec inst., 1 fr. 25. Chez les pharm^s et
 princ. détaill^s, qui procureront au même prix.
 Vente en gros, 7, rue de Jouy, Paris.

PHARMACIES DE FAMILLE
 à 25, 40, 60 et 80 francs
 3 Méd. aux Exp. — Envoi franco de la Notice
 PHARMACIE NORMALE, r. Drouot, 15, Paris

PÂTE ÉPILATOIRE Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. : 10 fr.
 — **EAU DÜSSER**, recoloré en cinq jours, sans teinture, les cheveux blancs et la barbe.
 Réussite certaine. Innocuité absolue. Prix : 5 fr. — M^{me} DÜSSER, parfum. spéciale, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau, au 1^{er}, Paris.

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

C^{ie} Coloniale

ENTREPOT GÉNÉRAL
 Paris, rue de Rivoli, n° 132
 DANS TOUTES LES VILLES
 CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

MACHINE A PLISSER
 A TUYAUTEUR b. s. g. d. g.
 Système Jacquart
 Perfectionnée par CHUSLIN et C^{ie}

3 en or et
 2 en argent
 1 en bronze

MACHINES A COUDRE
 les tous systèmes, garanties
 deux ans.

CRESPIN AINÉ

de Vidouville (Manche), dem^r à Paris, 11, 13, 15, b^d Ornano

VENDE A CRÉDIT

MÉNAGE, TOILETTE, etc. — En Province les MACHINES à coudre,
 MACHINES à plisser et à tuyauteur sont expédiées à moitié paiement.
 A Paris on donne de plus grandes facilités. Envoi gratis et franco la brochure explicative.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

MAISON B^d HAUSSMANN, 22
 1^{er} RUE NEUVE-DES-MATHURINS
 A VENDRE PAR ADJUDICATION, en la chambre
 des notaires de Paris, le mardi
 27 juin 1876, même sur une enchère.
 Revenu : 50,119 fr. 20. — Mise à prix : 600,000 fr.
 Revenu avant la guerre : 61,500 fr.
 S'adresser à M^{rs} MARTIN DESLANDES, POLETNICH
 et FOVARD, notaires à Paris, le dernier dépositaire
 du cahier d'enchères.

MAISON DE PRODUIT
 A PARIS, R. MAUBEUGE
 47, A VENDRE, sur une enchère, en la ch. des not.
 de Paris, le mardi 13 juin 1876. Cont. : 508 m. 91 c.
 Prod. brut : 38,100 fr. — Mise à prix : 400,000 fr.
 M^o MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, not., r. de la Paix, 5.

ADJON, même sur une enchère, en la chambre des
 not. de Paris, le mardi 20 juin 1876, à midi,
 du **CHATEAU DE GROSLAY** GrosLay
 situé à
 rue de Montmorency, et près Montmorency.
 BELLES CONSTRUCTIONS, GRAND PARC A L'ANGLAISE
 Eaux vives, Belle vue.
 Mise à prix (y compris le mobilier) : 400,000 fr.
 S'adr à M^o DUPLAN, notaire à Paris, n° 163, rue
 St-Honoré, qui délivrera les permis de visiter.

VENTE sur conversion, au Palais de Justice, à
 Paris, le mercredi 14 juin 1876, à 2 heu-
 res, **GRANDE PROPRIÉTÉ** sise à
 Charen-
 ton-le-Pont (Seine), rue de Paris, n° 105, 107 et
 109, couverte de constructions, cours et jardins, de la
 contenance d'environ 1 hectare 43 ares 86 centiares ;
 d'un revenu annuel brut de 16,700 fr. ; sur la mise à
 prix de 200,000 fr.
 S'adresser, pour les renseignements :
 1° A M^o Parmentier, avoué à Paris, rue d'Haute-
 ville, n° 1, dépositaire d'une copie du cahier des
 charges, et 2° à M^o Cheramy, avoué, rue Neuve-
 Saint-Augustin, n° 24.

Etude de M^o Ed. COCHE, avoué à Paris, boulevard
 Sébastopol, 31 (successeur de M. Petit-Dexmier).
 VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le mercredi
 21 juin 1876.

En deux lots, qui ne seront pas réunis, de :
 1° Une MAGNIFIQUE **CAMPAGNE**
 PROPRIÉTÉ de
 sise à Colombes (Seine), rue Saint-Denis, 26,
 comprenant belle mai-on d'habitation principale,
 2 salons, salle à manger, billard, 6 chambres de
 maitres, avec cabinets de toilette, salle de bains,
 4 chambres de domestiques, appartement distinct
 composé de 5 pièces, sous-sol, étable, écurie, remi-
 ses, basse-cour, poulailler, serre, orangerie, pota-
 ger, pièce d'eau, maison rustique, pavillons de jardi-
 nier et de concierge.
 Contenance : 10,000 mètres environ.
 Mise à prix : 40,000 fr.

2° Un **GRAND TERRAIN** en nature de jar-
 din, partie boisée,
 faisant suite au premier lot et ayant façade sur le bou-
 levard de l'Avenir.
 Contenance : 9,500 mètres.
 Mise à prix : 7,000 fr.

S'adresser, pour les renseignements :
 Audit M^o Coche et à M^o Allain, avoués ; à M^o Mo-

rel d'Arleux, notaire, 5, faubourg Poiss-onnière ; à
 M. Begis, syndic de faillite, 16, boulevard Sébasto-
 pol ;
 Et à M. Lamblot, architecte, 54, rue de Cléchy.

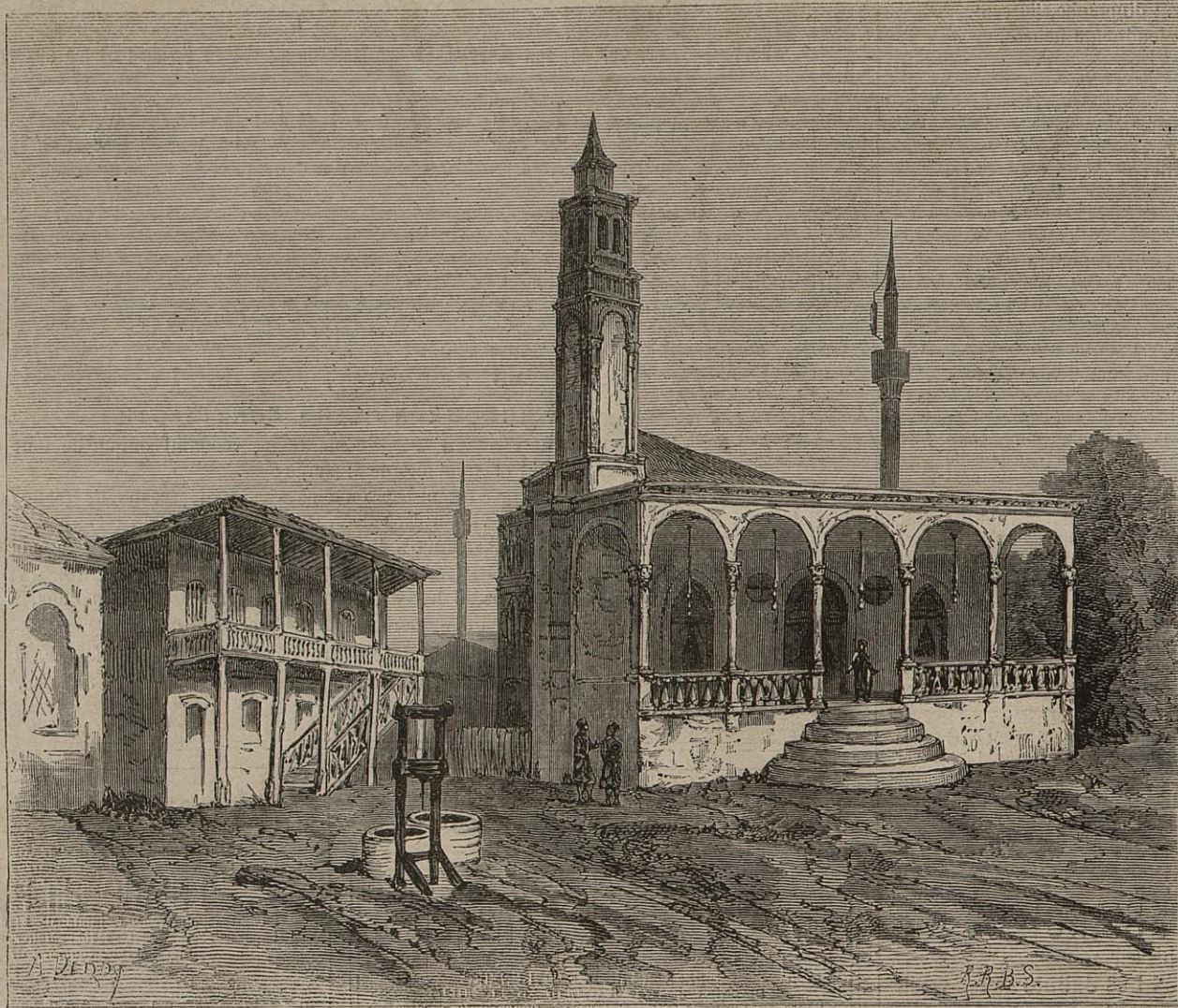
VILLE PARIS ADJ., en trois lots, avec faculté
 de réunion, en la ch. des notaires
 de Paris, le mardi 27 juin 1876, à midi, d'un
IMMEUBLE A PARIS, boulevard BEAUSÉJOUR,
 à l'angle de la rue Largillière.
 1,219^m 60 env. et convert en partie de bâtiments.
 Mises (1^{er} lot, 375^m 50 à 140 fr. le m. : 49,540 fr. 40
 à 2^e lot, 510^m à 110 fr. le m. : 64,549 fr. 40
 prix (3^e lot, 298^m 40 à 120 fr. le m. : 33,471 fr. 60
 S'ad. aux not. : M^o Mahot Delaquerantonnais, r. de la
 Paix, 5, et M^o J.-E. DELAPALME, r. Auber, 41, dép^t
 de l'ench.

Les Annonces et Insertions sont reçues
 Chez MM. L. AUDBOURG et C^{ie}, 40, pl. de la Bourse
 et dans les bureaux du journal.

SOLUTIONS
DE RÉBUS

Ont deviné l'avant-dernier rébus : MM. L'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; Café de Marseille, à Romans; les habitués du Comptoir Paris-Lyon, à Paris; Cercle philologique de Sarlat; le Château de Suresnes; café Terrasson, à Paris; Albéric Schœngrün, à Nancy; café Dupré, à Saint-Malo; capitaine Fontaine, à Villers-Cotterets; café Pinault, à Vierzon; Léonard, à Paris; Martin Maraval; café Siredey, à Dijon; Cercle de Château-la-Vallière; Félix, du grand café Parisien; les membres du Cercle commercial, à Marseille; trois amateurs du Café central, à Tarare; les abonnés du salon de coiffure Journet, à Marseille; Mouché-Gaby, café Molière, à Nantes.

Ont deviné le dernier rébus : MM. de Verchère, à Tournon; l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; Nief, à Bligny-sur-Ouche;



SALONIQUE. — Cour de la mosquée où a eu lieu le massacre. Les consuls ont été entraînés dans la maison à gauche et tués au premier étage, sur le balcon. (Croq. de M. J. Viaux.)

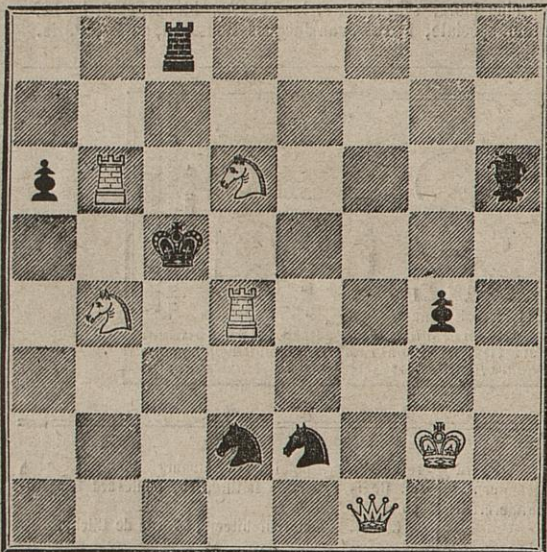
Thibert-Morin, à Ligny; Paulrat, à Toury-Lurcy; Paté, à Raon-l'Étape; Lassire, à Elbœuf; le domestique d'un vieil abonné; Abel Nicolas, à Paris; Lemoing et Jamard, à Saint-Florentin; les habitués de la Ville, à Toulouse; café Boutinon, à la Rochefoucauld; Samuel et Bunoust, à Arras; un abonné du café Richelieu, à Paris; capitaine Fontaine, à Villers-Cotterets; N. P., à Montbarrois; M^{lle} Gabrielle S., à Orléans; café du Centre, à Beaune; Capra, à Paris; café du Nord, à Orléans; un clerc de notaire, à Igrand; M^{lle} Elisa Joubert, à Digne; Café français, à Thouars; M^{lle} Angéline Grégoire, à Cambrai; maison Bourcier, à Paris; cercle Cabrol, à Marseille.

Vu le grand nombre de solutions de rébus trouvées, nous sommes obligés de ne donner que les premières qui nous sont parvenues; nous allons aviser pour éprouver davantage la perspicacité de nos lecteurs.

CHECS

PROBLÈME N° 608

COMPOSÉ PAR M^{lle} IRMA LICHTNER



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 605.

- | | |
|-------------------------|-----------------|
| 1. T 4 D, échec | 1. F pr. T A) |
| 2. D 8 TD | 2. D 1 C, échec |
| 3. T 7 F, échec déc. | 3. D pr. D |
| 4. T 4 F, échec | 4. T pr. T |
| 5. C 5 C, échec et mat. | |
- (A)
- | | |
|-------------------------|------------|
| 2. D 1 FR, échec | 1. R 6 F |
| 3. T 4 F, échec | 2. T 7 F |
| 4. C 5 C, échec | 3. T pr. T |
| 5. D 3 T, échec et mat. | 4. R 5 C |

Solutions justes : MM. les amateurs du Café central, à Péronne; F. Signoud; le Lycée de Malaga; le Café Astre, à Sigean; le Café du Balcon, à Béziers; L. de Croze; Camille; Em. Frau; Kassioh; Quéval; le cercle de Carvin.

Autres solutions justes du problème n° 604 : M. Em. Frau; le Lycée de Malaga.

Solution du problème n° 606.

- | | |
|--------------------------------|----------------|
| 1. D 6 C | 1. D 3 T (A) |
| 2. C 6 D, échec | 2. F pr. C |
| 3. D 2 FR | 3. ad libitum. |
| 4. F 4 R ou 4 C, échec et mat. | |
- (A)
- | | |
|---------------------------|------------|
| 2. P pr. T | 1. T pr. P |
| 3. C de 8 R, à 7 C, échec | 2. D 5 T |
| 4. D 6 F, échec et mat. | 3. C pr. C |

Solutions justes : MM. les amateurs du café Central, à Péronne; le Café du Balcon, à Béziers; F. Signoud; Kassioh; L. de Croze; Misselieux; le café Astre, à Sigean.

Autres solutions justes du dernier problème syllabique du Cavalier : MM. E. de Raynal; Ad. Tuniot; de Berth...; M^{me} Cath. Brunette; le café Chabrut, à Roanne; tribu des « Pieds noirs » de Genève; Délégation de Lyon; le Cercle philharmonique de Fuveau; le café Sergent, à Montmartre; L. K., E. B., J. F.; Alb. Piboen; A. C., à Montrouge.

P. JOURNOUD.

Refusez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique Revalesscière Du Barry, sur les étiquettes.

SAUVEZ LES ENFANTS PAR LA DOUCE REVALESCIERE DU BARRY DE LONDRES. — Partout on déplore que l'enfant — la joie de la famille et l'espoir de la nation — est fort maltraité. Par l'ignorance seule des mères ou des nourrices, il en meurt la première année 60,000 en France et 40,000 en Angleterre! Cette misère est due ou à un allaitement trop fréquent, ou bien à l'usage du lait de vache ou de chèvre, ou à la panade — tous aliments inadmissibles, et qui, ordinairement, amènent une irritation de la muqueuse, les vomissements continuels, l'atrophie, les crampes, les spasmes et la mort. On a reconnu que la digestion d'un jeune enfant, une fois compromise, les drogues les mieux choisies sont impuissantes à réparer le mal! C'est un fléau pour la famille et pour le pays que cette destruction cruelle! Il y a pourtant un moyen simple et peu coûteux d'y parer, et qui a fait ses preuves depuis vingt-huit ans : c'est de nourrir le bébé et les enfants malades ou faibles de tout âge avec la *Revalesscière Du Barry*, toutes les trois heures de la journée, simplement bouillie à l'eau et au sel.

C'est, en somme, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance.

Citons une preuve de son influence invariablement salutaire, même dans les cas les plus désespérés :

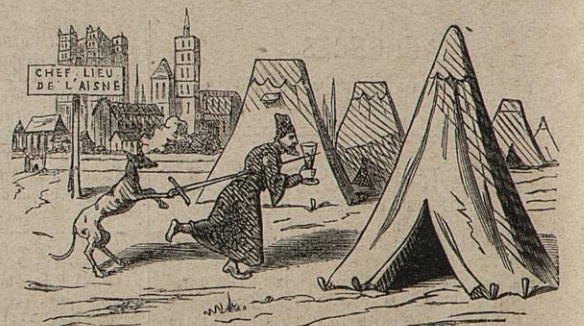
Cure n° 70,410. — Usine de Granvillars (Haut-Rhin), 12 juin 1868.

Monsieur, je suis heureux de vous dire que mon premier enfant, fort chétif, a été nourri pendant un an de votre Revalesscière, et que sa santé et son développement sont la merveille pour tout le monde. Il n'y a pas d'enfant dans le village aussi fort que le mien pour son âge.

MERCIER.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. DU BARRY et C^{ie}, 26, place Vendôme, Paris.

RÉBUS



m'aine

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les bons citoyens obéissent aux lois.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.